



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47<sup>e</sup> ANNÉE.

N° 3.

1<sup>er</sup> MARS 1904.

## LES DIEUX DES PHILOSOPHES ET LE DIEU DES SPIRITUALISTES

### II

#### LE DIEU DES SPIRITUALISTES

Nous venons de voir combien sont vagues, parfois contradictoires et de tous points insuffisantes les idées que se sont faites les philosophes, de la Divinité. Dans cet apparent concert qui aurait dû ne nous offrir qu'harmonie et concordances, que de fausses notes ont détonné, ici, chez les théologiens philosophes, là-bas, chez les philosophes théologiens et, en dehors même

de ces deux groupes, tantôt chez un Blaise Pascal, le croyant intermittent et inconsciemment sceptique, tantôt chez un Spinoza, l'imperturbable logicien, mais hanté parfois par un mysticisme de nature toute spéciale.

Une chose à remarquer, cependant, c'est que du milieu de ces discordances, une communauté de vue se manifeste et persiste, en dépit des opinions adverses et des systèmes antithétiques, communauté que trahit le désir, disons plutôt le besoin qu'ont éprouvé tous ces penseurs de trouver ou d'imaginer une Dêité quelconque..... pour servir soit de faite ou de couronnement, soit même de base fondamentale, ici, à la morale des uns, là-bas, à la philosophie des autres.

Si la religion, pourrions-nous dire avec E. Vacherot, n'est qu'une illusion de l'imagination, une erreur naïve de l'esprit humain, si longtemps demeuré dans l'enfance, comment se fait-il qu'elle persiste, à l'âge de la raison virile, chez tant d'hommes, aussi distingués par l'intelligence que par la science ? Le sentiment religieux ne serait-il pas un besoin de l'âme, alors même que le symbole ne satisfait plus la raison ? La foi n'aurait-elle pas ses droits sur la nature humaine, aussi bien que la science elle-même, bien que s'adressant à un autre côté de cette nature ? En un mot, si les religions passent, la religion en soi ne serait-elle pas éternelle comme objet, soit de l'imagination, soit de la raison, soit encore et surtout du sentiment (1) ?

Tels sont les problèmes qui, dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, paraissent avoir occupé les esprits sérieux et semblent les occuper encore, si bien que la question religieuse, autrefois posée, l'est encore aujourd'hui dans sa solennelle gravité.

Parmi les questions qui ont donné lieu aux discussions les plus passionnées, figure en première ligne, celle de la place que la Dêité, quelle qu'elle soit, est censée occuper dans l'univers. En d'autres termes, Dieu est-il « immanent », c'est-à-dire présent dans la création tout entière, qu'il pénètre et dont il est la substance, ou bien, au contraire, est-il « personnel », et par suite se trouve-t-il, en sa qualité de créateur ou de simple organisateur, en dehors de l'univers qu'il se contente de diriger... de loin, si l'on peut s'exprimer ainsi ? Question passionnante, nous l'avons dit, et à tel point que, pour certains philosophes, il n'y a d'autre Dieu possible, que le Dieu personnel et qu'ils n'hésitent pas à qualifier « d'athées » tous ceux qui, à l'occasion, s'aviseraient de demander si la personnalité telle que l'entend la psychologie, n'est pas contradictoire à la notion d'infini.

Ayant débuté de la sorte, c'est tout juste si la discussion a toujours été courtoise. C'est avec une certaine violence que les contradicteurs attaqués de la sorte, c'est-à-dire qualifiés d'athées, ont répondu à une aussi intransi-

(1) *La Religion*, ouvrage déjà cité.

geante accusation. Oui, s'écrient-ils, nous protestons contre l'hypothèse de ce Dieu personnel qu'ont imaginé les anciennes théodicées ! C'est dans les ténèbres du passé qu'il faut laisser ce dieu vraiment étrange qui, par hasard ou par caprice, sort, un jour, de son immuable impassibilité, crée *de rien*, fait sortir du néant les mondes et leurs habitants, puis qui, avec une naïve satisfaction d'auteur, se complaît dans l'ouvrage de ses mains, déclarant que « cela était bon » suivant les dires de la Genèse judaïque.

Oui, nous repoussons l'idée d'un Dieu personnel, extra-cosmique, antropomorphe, qui n'est que l'ombre gigantesque de l'homme, sans même posséder ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est-à-dire la justice et la pitié. S'il est absolu, infini, autrement dit sans limites, comment peut-il avoir une forme quelconque et être le créateur de quoi que ce soit ? L'idée de forme correspond à quelque chose qui a eu un commencement et aura une fin. D'autre part, pour créer, il faut qu'un être pense, fasse un plan, conçoive un projet ; or, comment l'Absolu pourrait-il penser, c'est-à-dire avoir la moindre relation avec ce qui est limité, fini et conditionné ?

Or, le Dieu personnel des théologiens est un être déterminé, qui a conscience de lui-même et dit, *Moi*. Parler de la sorte, n'est-ce point attester une existence spéciale qui se distingue de ce qui n'est pas elle et se concentre en sa personnalité isolée ? C'est encore, chose plus grave, un Dieu doué d'attributs humains qui aime ou qui hait, qui pardonne ou se venge, bénit, alors qu'il est de bonne humeur, ou maudit dans les accès de sa colère... une Dété enfin, fort inférieure à l'idéal qu'on se fait d'un homme de bonté même ordinaire.

Depuis trois siècles, la science a détruit pour jamais la prétendue distinction existant entre Dieu et la Nature vivante. Dieu, c'est l'Univers rattaché à son principe éternel. L'Univers, c'est le Dieu immanent dans son œuvre où se manifeste sa Vie divine, inséparable de sa toute-puissance et de son inépuisable amour.

« La splendeur qui, du soleil illumine le monde, dit le Dieu que représentait Krishna, sache-le, c'est ma splendeur. Pénétrant la terre et les êtres, je soutiens les vivants par ma puissance et fais croître les herbes des champs. Je suis la chaleur qui fait respirer les êtres et palpitent les cœurs ; de moi procèdent la pensée, la connaissance et la raison. » (Bhagavad-Gita.)

Est-il besoin d'ajouter que vouloir déterminer l'idée de Dieu, c'est la détruire, car c'est individualiser l'impersonnel universel, c'est l'enfermer dans un système, c'est lui imposer la forme de notre intelligence imparfaite, en un mot, le rapetisser, le dégrader, car il n'est pas de symbole, il n'est pas de formule qui puissent représenter l'Absolu.

Dieu et l'Univers se complètent et se réalisent l'un par l'autre. Plus de Dété personnelle vivant en soi, distincte et isolée. A la place qu'usurpe ce

fantôme, cette idole créée par l'homme, pour être, ensuite, adorée par lui, il n'y a rien d'autre que le vrai Dieu, principe universel de tout être et de toute chose, le Dieu qui n'habite pas le ciel, mais que la terre et les cieux habitent, qui n'a d'autre demeure que l'immensité, d'autre durée que l'éternité, qui renferme l'espace et le temps, ne se distingue de rien, mais enveloppe tout, l'Océan qui contient toutes les gouttes, Celui en qui nous avons l'être, le mouvement et la vie, l'Etre des êtres, l'Unique.

C'est dans la conception d'un tel Dieu que se réconcilient le fini avec l'Infini, les sensations avec la raison, la science avec la religion, la Matière avec l'Esprit, car la Nature et Dieu ne sont que les deux faces d'une seule et même substance vivante. Il n'y a pas, d'un côté, une Dété solitaire, et de l'autre, un Kosmos isolé. Le Créateur s'incarne dans la création, si bien que l'on peut répéter avec Schelling, que l'Esprit ou Monade divine dort dans le minéral, rêve dans le végétal, se réveille dans l'animal et se reconnaît dans l'homme. C'est ainsi que l'évolution du divin se poursuit à travers des formes toujours nouvelles, pour arriver au but final qui est la libération de la conscience individuelle, ainsi que s'exprime Leibnitz.

Telle est la notion transcendante du Dieu Esprit-Matière, ou Substance une à laquelle nous a conduits la philosophie spiritualiste. — Soleil sublime dont nous sommes les rayons.

L'humanité n'en avait-elle pas, du reste, l'obscur pressentiment ? Ce n'est point par un effet du hasard que la langue vulgaire a conservé de la terminologie théologique, tous ces mots significatifs de *révélation*, *d'inspiration*, *d'enthousiasme*, *d'extase*, exprimant tous ce qu'il y a d'impersonnel dans les impulsions parfois mystérieuses qui viennent soutenir et augmenter nos forces naturelles.

En dépit de sa légèreté, de son insouciance, de son scepticisme plus ou moins cyniquement affiché, l'âme humaine bénéficie inconsciemment de certaines interventions attribuées à une assistance surnaturelle, c'est-à-dire divine. Chaque homme, qu'il le sache ou non, puise à des sources vives, permanentes ou passagères qui renouvellent, stimulent et parfois exaltent d'une étrange façon l'énergie de ses facultés normales. Il en est de la vie de l'âme comme de la vie du corps qui ne tire pas tout de sa propre substance, et ce n'est pas sans le rayonnement d'un foyer extérieur, que se conserve et persiste la flamme qui jaillit de notre propre foyer (E. Vacherot).

Lorsque certains psychologues, plus ou moins influencés par les déclamations des matérialistes, soutiennent que l'homme porte en lui le germe ou les éléments de tous les progrès moraux, religieux ou métaphysiques qui se succèdent au cours des âges, nous leur laissons, en ce qui concerne cette affirmation hasardée, leur part entière de responsabilités. Ignorent-ils donc les enseignements de l'histoire ou feignent-ils de les avoir oubliés ? Ne sa-

vous-nous pas que c'est invariablement en raison des éléments de civilisation qu'elles ont reçus des peuples qui les ont précédées, que les nations évoluent et progressent avec plus ou moins de rapidité ?

C'est l'histoire qui nous apprend notamment que le flambeau des révélations primitives a passé des hauts plateaux de l'Asie védique, tout d'abord dans la vallée de l'Indus et les montagnes de la Perse, puis aux nations riveraines de la Méditerranée, l'Égypte, la Syrie, la Judée, la Grèce, puis au monde gréco-romain, et enfin, aux populations de la Gaule, de l'Espagne, de la Germanie, de l'Angleterre, c'est-à-dire au monde moderne auquel nos ancêtres ont légué, en disparaissant de la scène terrestre, leurs religions, leurs philosophies, leurs lettres, leurs arts et leurs sciences, c'est-à-dire, les principes généraux de leur civilisation. Le présent est-il autre chose que le trait d'union transitoire qui rattache au passé l'avenir, son héritier naturel et obligatoire ?

Suivant les attestations des Gnostiques alexandrins, qui s'étaient plus ou moins inspirés de l'ésotérisme indou, nous savons que ce n'est point seulement par de simples communications plus ou moins accidentelles que se sont révélés les rapports de l'âme humaine avec le Foyer d'où elle émane, mais encore par une union intime, une sorte de pénétration réciproque ou de co-existence, constituant un idéal bien autrement supérieur et profond que « l'état de grâce » des croyants orthodoxes et qui n'est rien moins que cette sorte de possession qu'on appelle « extase » dont l'attribut merveilleux peut arriver jusqu'à la vision spirituelle.

Possession, extase, vision spirituelle, voilà, certes, des expressions étranges, capables non seulement de faire sourire les sceptiques, mais encore de provoquer chez les croyants, eux-mêmes, toutes sortes de questions de nature dubitative.....

Et cependant, s'il semble au premier abord que l'homme ne puisse s'élever à une aussi transcendante spiritualité, nous voyons, en y regardant de près, s'évanouir cette impossibilité, en raison des proportions humaines qu'on peut lui attribuer, sans sortir de la question, ni défigurer les choses. Certes « posséder Dieu », paraît n'être rien moins qu'une exagération non exempte d'une sorte d'outrecuidance injurieuse pour la Divinité. Et, toutefois, combien ce phénomène presque miraculeux acquiert une simplicité toute psychologique, si l'on se rend compte du fait que cette prise de possession n'a nullement la prétention d'avoir pour objet le véritable Dieu suprême qui, dans son intangible majesté, échappe à toute tentative humaine, mais bien tel Etre parfait, tel représentant de la Déité souveraine, tel homme divin, tel Krishna, tel Bouddha, tel Christ, servant de trait-d'union entre le ciel et la terre et dans lequel il nous est permis d'incarner l'idéal que rêve toute âme élevée qui, en dépit de son insuffisance, se plaît à s'en considérer

comme l'image imparfaite. Oui, quoi qu'on en dise, c'est cela que rêve l'âme, car le divin demeure, et à tout jamais demeurera l'objectif par excellence de la conscience humaine et de ses plus insatiables aspirations.

Mais voici que ces considérations générales nous ont amené au cœur de notre sujet. Notre but était de comparer aux Dieux des philosophes, le Dieu des spiritualistes. Or, les théogonies philosophiques nous sont connues. Adressons-nous ailleurs, pour rendre possible la comparaison projetée. Remontons vers le passé, lointain passé où, à l'origine des âges terrestres, jaillirent des lueurs divines sur notre monde à la surface duquel s'agitaient et trébuchaient, dans l'ombre, nos premiers ancêtres, tout engourdis encore, au sortir des limbes de l'animalité.

C'est ainsi que se manifesta tout d'abord ce Dieu que nous cherchions. C'était le Père qui, sur le berceau de ses enfants, projetait quelques rayons de sa lumière et réveillait en eux les germes qu'il y avait semés. Les Révélateurs ne nous ont-ils pas affirmé que nous sommes de race divine ?

Nous ne saurions dire en combien de pages, divers écrivains spiritualistes — ésotéristes, spirites, théosophes et occultistes —, dont nous donnons, ci-dessous, la nomenclature abrégée (1), ont répété, en confirmant leur attestation par de suggestives images, que nous sommes des étincelles du sublime Foyer, des rayons du Soleil suprême, des gouttes de l'universel Océan.

D'un bout à l'autre des Ecritures révélatrices, dans les pages des Bibles antiques, comme dans celles des Evangiles nouveaux, est annoncée la Bonne Nouvelle que nous confirment les touchants appels du ciel à la terre, les voix des amis invisibles, des Frères aînés qui, tout près de nous, dans les régions astrales, nous convient à la vie divine, au nom du Dieu intime et secret, du « Dieu intérieur dont les ailes battent au dedans de nous », suivant la poétique expression de Platon.

— « Ecoutez, disait Krishna à ses disciples, trois mille ans avant notre ère, écoutez le plus profond des secrets, le mystère souverain. Pour arriver à la perfection, il faut acquérir la « Science de l'Unité », ce qui veut dire qu'il

(1) *Les Vedas*. — *La Bhagavad-Gita*. — E. Bonnemère, *L'âme et ses manifestations*. — Jean Reynaud, *Ciel et Terre*. — Ed. Schuré, *Les Grands Initiés*. — Allan Kardec, *L'Evangile selon le spiritisme* ; *Ouvrages divers*. — Léon Denis, *Après la mort* ; *Christianisme et spiritisme* ; *Spiritisme et médiumnité*. — G. Delanne, *L'Evolution animique*. — H. P. Blawatsky, *La clef de la théosophie*. — A. Besant, *La sagesse antique* ; *Le christianisme ésotérique*. — C. W. Leadbeater, *Le Plan astral* ; *L'Evangile de sagesse*. — A. P. Sinnett, *Le Monde occulte* ; *Le Bouddhisme ésotérique* ; *Le Développement de l'âme*. — Dr Pascal, *L'Evolution humaine* ; *La Loi de la destinée*. — J. C. Chatterji, *La philosophie ésotérique de l'Inde* ; *La Vision des Sages de l'Inde*, etc.

faut s'élever vers l'Être divin et s'unir avec lui. Or, cet Être divin, cet ami sublime, sachez-le, il est en chacun de nous, il réside dans l'âme de tout homme. »

— Étrange mystère ! direz-vous.....

— Sans aucun doute, toutefois nullement incompréhensible. Ceux qui possèdent quelques notions des questions qui nous occupent ici, savent qu'il existe en nous des états de conscience, des principes constitutifs de spiritualité progressive, sortes de corps invisibles hiérarchisés dont les plus élevés constituent notre individualité spirituelle, notre *Ego* impérissable et qui se réincarne après chacune de nos évolutions terrestres. Eh bien, c'est par ces principes d'origine divine, que ce Dieu intérieur se révèle à nous et, dans de telles conditions, ajoutent nos Instructeurs, que c'est le seul que nous puissions connaître : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, répète souvent l'apôtre Paul, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? »

Nous la connaissons, maintenant, cette Déité que cherchaient, sans la trouver, nos philosophes mal informés. Elle n'a pour résidence, ni un Paradis imaginaire, ni aucun édifice bâti par la main des hommes. Elle se trouve partout, mais elle habite particulièrement notre cœur, c'est-à-dire notre conscience individuelle. C'est le Dieu « qui est dans le secret » suivant l'expression de l'évangéliste, le Père à qui doivent être adressées nos prières (Mathieu VI, 6).

C'est ici que s'élargit, que s'approfondit le mystère. Cette transmutation divine est telle, que nous, qui sommes le temple, sommes en même temps l'Esprit qui l'habite.

Ce Dieu intérieur, ce Dieu en nous, ce « Dieu qui est nous », c'est le Christ des Écritures, c'est le Christ mystique, sur la présence et la cohabitation duquel Saint-Paul insiste si particulièrement dans nombre de ses épîtres. Ne parle-t-il pas toujours du « glorieux Mystère du Christ », faisant allusion — lui qui était un initié — à ces autres Mystères qui tenaient une si grande place dans la vie spirituelle des croyants de l'antiquité ?

Et comment eût-il été possible qu'il en fût autrement ? Etant donné que Dieu est le Principe infini dont l'un des attributs fondamentaux est son omniprésence, comment l'homme seul aurait-il pu n'en être pas imprégné, pénétré sans restriction d'aucune sorte ? Ce Dieu n'est-il pas la potentialité mystérieuse rendant possibles et nécessaires l'involution de l'esprit et ses réincarnations concomitantes, en même temps qu'il est l'Essence subtile pénétrant chaque atome du Kosmos visible et invisible qui, tout entier, vibre sous le grand souffle divin qu'on appelle la Vie ?

— Mais cette doctrine n'est rien d'autre que le panthéisme tout pur ! vont s'écrier tels et tels philosophes ou croyants profondément scandalisés. Or,

le panthéiste ne saurait être déiste, et s'il n'est pas déiste.... Eh bien quoi, c'est qu'alors il est athée !

— Ce n'est nullement nécessaire, répond H. P. Blawatsky. Le terme « Panthéisme » est encore une de ces nombreuses expressions qui sonnent fort mal à l'oreille de nombre de gens, par la raison que la signification primitive de ce mot a été complètement défigurée par les plus aveugles préjugés.

Il va sans dire que si l'on accepte l'étymologie chrétienne de ce mot, composé de deux autres mots grecs signifiant *tout* et *Dieu* et que l'on en induise que chaque herbe de la prairie, ou que chaque pierre du chemin est Dieu, le Dieu *unique*, il est incontestable que tout panthéiste est le plus fiefé fétichiste qu'il soit possible d'imaginer. Mais il serait vraiment difficile d'en arriver à pareille conclusion, si l'on s'en réfère à l'étymologie ésotérique du mot *Panthéisme*, ainsi qu'à la haute acception du mot *Nature* dont la racine est le mot latin *nasci*, naître, devenir et qu'il ne faut pas confondre avec le *Pan*, *tout*, que contient le mot Panthéisme.

La Nature dans sa haute acception ne s'applique pas à la confuse agglomération des éléments de l'univers physique.

La Nature, pour les occultistes, n'est nullement la multiplicité des formes matérielles et objectives qui frappent nos regards, simple illusion fugitive, flottantes images d'un monde qui passe et n'existera plus demain ; mais, tout au contraire, l'agrégation des causes et des effets, l'ensemble, l'ordre et les rapports nécessaires ou, en d'autres termes, la Loi supérieure de ces effets et de ces causes..... Bien plus encore, la somme de toutes les énergies condensées en une seule force — la Force en soi —, d'où proviennent toutes les autres.

Alors donc que nous identifions la Déité et la Nature, c'est de la Nature *incrée* et *éternelle* que nous voulons parler ce qui change du tout au tout le sens du mot panthéisme, généralement si mal compris et si faussement appliqué. Ce n'est plus « tout qui est Dieu », mais c'est « Dieu qui est en tout » à l'état de Puissance divine, involuant dans la création visible qu'elle conduit par évolution, vers le but qui, de toute éternité, lui a été assigné.

En résumé, notre Déité est l'éternel Constructeur de l'univers — le *Demiurge* de Platon, l'*Ame du monde* de la philosophie alexandrine. — C'est l'Organisateur, mais non le Créateur, car cet univers qui se « développe » en sortant de l'Essence divine, n'est pas « fait », c'est-à-dire, arrivé à son état de perfection..... C'est l'*Éternel Devenir* dont le symbole est la sphère sans circonférence.

Revenons à notre Dieu intérieur. Quel homme parlant de ces choses, pourrait se défendre du grand frisson de l'infini ? L'abîme s'ouvre devant lui ; le vertige le secoue et l'affole.

D'où nous vient donc ce privilège incomparable d'être issus de la race

divine ? Comment sommes-nous sortis du Foyer de la Lumière éternelle ?...

Ce privilège, nous le devons à l'amour de notre Père céleste.

Comment sommes-nous sortis du Foyer ? Les Instructeurs vont nous répondre.

Quand le Logos quitte le sein du Père — en ce jour où il est dit *être engendré* (Hébreux I, 5), — quand en Lui Dieu se manifeste par l'Univers, le Logos se circonscrit volontairement en une sphère enveloppant la Vie divine, orbe radieux qu'emplit l'Esprit momentanément limité. C'est en cette limitation que consiste l'acte du sacrifice spontanément accompli par amour, afin que des torrents de vie puissent jaillir de la Source inépuisable.

Une manifestation semblable, sorte d'emprisonnement consenti par la Liberté divine, a parfois été considérée comme une mort. Elle a même été regardée comme une « crucifixion » dans la matière et telle a été l'origine du « symbole de la croix » — qu'il s'agisse de la croix dite grecque symbolisant l'action vivifiante exercée par l'Esprit sur la Matière, ou de la croix dite latine, représentant l'Homme céleste, le Christ supérieur.

En remontant dans la nuit des temps, dit W. Leadbeater, pour y rechercher les origines de l'antique symbolisme de la croix latine, les investigateurs s'attendaient à voir disparaître le corps du crucifié et subsister seul, l'énigme cruciforme qu'ils supposaient plus ancien ; or, c'est le contraire qui arriva et c'est avec surprise qu'ils constatèrent sur les vieilles images, que la croix finit par disparaître, laissant isolée la grande figure aux bras étendus, laquelle cessant d'impliquer aucune idée de souffrance, n'exprime plus, au contraire, qu'une joie toute divine, l'immense joie de se donner librement. Adorable et touchante représentation de l'Homme divin qui, debout et planant dans l'espace, étend, de part et d'autre ses bras, bénissant l'humanité entière et projetant dans toutes les directions les inépuisables effluves de cet Amour, de cet Esprit qui, s'enfermant volontairement dans la « Mer épaisse » de la matière, en fait jaillir ces torrents de vie divine que nous avons reçue en héritage.

Telle est la signification du sacrifice symbolique du Logos, incarnation permanente dans toute forme vivante. Depuis les molécules endormies du minéral, jusqu'aux cellules qui vibrent dans l'ardent cerveau de l'homme, dans tous les canaux de la vie organique « ruisselle » la vie divine, véritable force expansive qui, lentement, prolonge anneau par anneau la longue chaîne évolutive.

Les physiologistes ont constaté le fait. Ils appellent « force vitale » cette impulsion ascendante qui fait monter la plante, croître l'animal, évoluer toute chose, depuis le grain de sable jusqu'aux soleils qui roulent dans les abîmes de l'étendue ; mais ils ne savent pas d'où vient cette force et ce qu'ils ignorent surtout, c'est qu'après la désagrégation de l'être qui a parachevé

son cycle de développement, lui sont données, en même temps qu'une forme supérieure, des forces nouvelles qui le font monter d'un degré sur l'échelle de vie.

C'est ainsi que jaillissent les âmes du sein du Logos, monades spirituelles, graines divines qui, possédant, en puissance, toutes les virtualités nécessaires, effectuent de siècle en siècle le travail prodigieux de la divinisation.

Toutefois, ce n'est pas isolément qu'elles travaillent. C'est en vertu d'une véritable collaboration entre le fini et l'Infini que se parachève cette œuvre auguste. L'âme humaine ne peut comprendre, aimer et agir, c'est-à-dire progresser, tant que la Puissance, l'Amour et l'Intelligence d'en haut ne l'ont pas pénétrée. Semblable au rouleau du phonographe — suivant l'expression du Dr Th. Pascal, — elle n'aura de vibrations efficaces que lorsque le Verbe, soufflant la divinité sur le monde, l'en aura imprégnée. Or, l'Infini n'est jamais demeuré sans manifestation.

Quelle que soit la perplexité presque douloureuse où nous plonge le double et insoluble problème de l'infinité du temps se combinant avec l'infinité de l'espace, nous sommes contraints d'admettre que, dans cette immensité et que dans cette durée, il n'y a jamais eu de commencement pour les êtres. Toujours et à jamais, de monde en monde et d'univers en univers, il y a eu et il y aura des humanités successives et héritières les unes des autres, en vertu de la solidarité qui les enchaîne. De tous temps, il y a eu des nouveaux-nés qui sont devenus adultes, de pâles étincelles qui sont devenues de flamboyants soleils. De siècle en siècle, les Frères aînés ont aidé et dirigé leurs frères plus jeunes et c'est cette échelle infinie, à laquelle ne manque aucun échelon, qui constitue l'auguste Hiérarchie des auxiliaires, des veilleurs et des guides, tous collaborateurs du Logos et ministres de son amour.

C'est ici le cas de répéter avec Jean Reynaud : « Emportés sur la nef de la terre, nous nous sentons flotter dès maintenant dans l'infini, notre demeure éternelle. Dans ces profondeurs étoilées, où chaque grain de poussière est un monde, l'immensité s'anime. Nous ne pouvons distinguer les groupes vivants qui l'habitent, mais nous voyons les fanaux qui les rallient et nous nous émouvons à la pensée que les rayons qui nous arrivent à travers les espaces, soient les mêmes rayons qui éclairent tous nos frères célestes. Nous respirons tous ensemble dans la même lumière, nous partageons le même éther et sous la main du même souverain, nous nous élançons, à travers les péripéties infinies de la vie, vers la même immortalité. »

Emerveillés, éblouis, arrêtons-nous ici quelques instants, dans la contemplation de ce « Royaume de Dieu » comme l'appellent les Ecritures, de cette République céleste — autre nom qui lui convient mieux encore — et constatons, avec A. P. Sinnett, que « dans le domaine entier de la Doctrine spiritualiste qui nous a ouvert de tels horizons, il n'est pas une seule concep-

tion qui puisse affecter notre idéal, restreindre nos aspirations, décevoir notre soif d'infini, par la raison que cette Doctrine s'étend, se déploie et s'élève jusqu'aux dernières limites de la plus indicible grandeur que puisse imaginer notre faible entendement humain ».

C'est par elle que nous avons reconquis nos titres et nos privilèges, par elle que nous savons comment s'effectue l'ascension humaine, depuis le sauvage le plus abject, jusqu'à l'Homme divinisé, elle enfin qui, dans une apothéose finale dont nulle description ne saurait nous faire entrevoir la splendeur, nous montre la race entière des vivants, parvenue aux plus hautes sommités des régions de lumière éternelle où, collaborateurs des plus puissants ministres des Volontés divines, nous ferons monter, monter indéfiniment les futures humanités.

(à suivre.)

ED. GRIMARD.

---

## CAUSERIES

### sur l'évolution de l'idée religieuse (Suite)

---

#### LE CHRISTIANISME (Suite).

Nous avons vu dans la dernière causerie, que l'événement le plus considérable des premiers siècles de notre ère, fut la conversion de Constantin. Mais pour bien se rendre compte des conséquences de cet acte, pour bien comprendre l'influence qu'il a eue sur les destinées de l'humanité, il faut jeter un coup d'œil sur l'état de la Société romaine à cette époque, c'est-à-dire au commencement du IV<sup>e</sup> siècle.

Les prédications des apôtres, et surtout celles de Paul, avaient amené des résultats prodigieux. L'idée chrétienne s'était rapidement répandue dans presque tout l'Empire, et, dès les premiers siècles, il s'était formé une foule de petites associations, de petites Eglises, placées sous la direction d'un ancien, élu par les fidèles, et choisi avec le plus grand soin parmi les plus dignes, selon les recommandations de Saint-Paul.

Les membres de ces petites sociétés qui vivaient généralement en commun, se réunissaient pour les repas, et le soir, après le travail de la journée, souvent dans des endroits secrets, surtout à l'époque des persécutions, et lorsque les fidèles étaient réunis, l'ancien les instruisait.

Il rappelait les paroles du Christ et celles de Saint-Paul. Il parlait d'un Dieu, père de tous les hommes, de l'égalité et de la fraternité qui devaient régner entre tous.

Il disait qu'il fallait être bon, chaste, dévoué à tous et juste pour tous, si

on voulait après la mort vivre éternellement de la vie du Seigneur. — Il disait qu'il n'y avait qu'un Dieu unique et tout-puissant qui avait tout créé ; et que, devant ce Dieu, l'esclave était l'égal du maître, le pauvre était l'égal du riche ; que dans l'autre vie qui était annoncée, les vertus et les mérites seuls avaient quelque poids dans la balance.

Les esclaves, les malheureux, tous les réprouvés que la Société païenne repoussait, écoutaient avidement ces paroles qui leur faisaient entrevoir — pour un avenir dans lequel ils avaient foi, — une espérance et une consolation.

En outre, l'Évangile de Jean venait de paraître : il présentait le Christ comme le Verbe, la parole de Dieu, Dieu lui-même ; l'idée de la Divinité du Christ commençait à se répandre ; cette pensée que Dieu s'était fait homme, qu'on avait pu le voir, le toucher, converser avec lui, et qu'il était mort sur la croix pour sauver l'Humanité, cette pensée surexcitant les âmes, les remplissait d'un amour infini pour un Dieu si bon, et amenait chaque jour de nouveaux prosélytes.

Les petites églises devenaient de plus en plus nombreuses et, dès le II<sup>e</sup> siècle, un chrétien pouvait voyager dans presque tout l'Empire, certain de rencontrer des frères chez lesquels il trouverait refuge, appui et secours. S'ils ne parlaient pas la même langue, ils se reconnaissaient à l'aide de certains signes convenus, en faisant par exemple, le signe de la croix, ou en dessinant un poisson (1).

L'idée se répandait ainsi peu à peu malgré les persécutions qui ne cessèrent presque jamais depuis Néron jusqu'à Dioclétien, c'est-à-dire pendant près de trois siècles : il y en eut sous les meilleurs empereurs, sous Trajan comme sous Marc-Aurèle ; et ces persécutions ne firent que développer dans les âmes, le sentiment du sacrifice et du dévouement. Le sang des martyrs, comme le disait Tertullien, avait été la semence des Chrétiens.

Pendant les époques les plus terribles, on les voyait courir au-devant de la mort, braver les bourreaux et expirer, le sourire aux lèvres. Au milieu des plus épouvantables tortures, ils avaient des visions, ils entendaient des voix, leur visage rayonnait, ils tombaient en extase, et les *Acta Martyrum* qui nous donnent le récit de ces supplices, disent naïvement que « les victimes ne souffraient pas ; quelqu'un souffrait pour eux ».

(1) On sait que le poisson fut, pendant les premiers siècles l'emblème par excellence des chrétiens, leur signe de reconnaissance et de ralliement. On n'a pas donné d'explications satisfaisantes sur l'origine de ce symbole qui remonte aux premiers jours de l'Église, alors que les apôtres dont quelques-uns étaient de simples pêcheurs, devinrent, suivant l'expression du Christ des *pêcheurs d'hommes*. De là vient probablement l'idée de donner, en terme de mépris, le nom de *poissons* à ceux qui avaient été convertis par les apôtres.

Il doit y avoir certainement de l'exagération dans certaines descriptions qui nous sont faites : mais les historiens sacrés et profanes de ces époques, sont unanimes à dire combien était grande la stupéfaction des spectateurs qui voyaient les chrétiens souffrir, sans pousser un cri, les tortures les plus effroyables.

Notre étonnement est moins grand aujourd'hui, et nous pouvons nous expliquer l'état particulier dans lequel se trouvaient les victimes. Au moment du supplice, l'âme aidée par les invisibles, devait se dégager presque complètement avec son enveloppe astrale, et le corps tombé en catalepsie, devenait insensible. Il fallait bien que ces martyrs qui allaient servir d'exemple et montrer la toute-puissance de l'idée nouvelle, fussent aidés et secourus dans leur redoutable mission. Et parmi les spectateurs comme parmi les bourreaux, beaucoup se retiraient émus, ébranlés, se demandant quelle était cette Foi qui pouvait donner aux hommes une si grande force pour surmonter toutes les douleurs. Et l'idée religieuse faisait son chemin....

A côté des martyrs qui donnaient si joyeusement leur vie pour attester leur foi, on voit surgir dans les premiers siècles, des hommes qui vont rendre les plus éclatants services à l'Eglise naissante, en conservant précieusement, au milieu de la décadence générale et des hérésies de toute sorte, la véritable tradition du Christ et des apôtres. Ces hommes étaient les ascètes ou anachorètes.

Toutes les religions ont eu leurs ascètes, c'est-à-dire, des hommes cherchant à épurer leur âme en soumettant le corps à des entraînements et à des privations ayant pour but de dompter tous ses besoins et tous ses désirs. On en trouve dans l'Inde, comme en Perse et en Judée, avant le Christ ; on en trouve dans toutes les écoles grecques, chez les Pythagoriciens, comme chez les Stoïciens et chez les Cyniques : et partout, on voit ces hommes, poussant jusqu'à leurs dernières limites les idées de leurs maîtres, attirer — parfois, par leurs excentricités, — les regards de la foule, fixer son attention et l'amener à réfléchir. Ces hommes sont nécessaires.

Les ascètes chrétiens firent comme leurs devanciers : et les esprits superficiels et légers de leur époque les traitèrent de fous et de paresseux, comme le font encore aujourd'hui ceux qui ne veulent pas se rendre compte du rôle considérable qu'ils jouèrent, et des services énormes qu'ils rendirent au Christianisme naissant.

Natures ardentes et enthousiastes, enflammées par le feu sacré de la foi, ayant conscience de la mission qu'ils avaient à remplir, ils prenaient à la lettre les paroles du Christ et abandonnaient tout, fortune, famille, amis, pour vivre suivant sa loi.

Quittant les villes, ils se retiraient d'abord dans les campagnes voisines, puis dans le désert. Et là, vivant d'eau et de racines, s'imposant les privations et les macérations les plus dures pour dompter leurs passions, ils restaient absorbés dans la contemplation et dans la prière qu'ils n'interrompaient que pour se livrer à quelque travail manuel.

Les peuples accouraient en foule pour voir ces hommes : et alors, l'ascète leur parlait ; et il leur répétait ces mêmes paroles du Christ, toujours les mêmes, et que l'on retrouve sans cesse dans la bouche de tous les inspirés de cette époque extraordinaire : « Aimez-vous les uns les autres, vous êtes tous frères, fils d'un même Dieu, égaux devant lui. » Et il ajoutait : « Venez à moi, vous qui êtes accablés, et je vous soulagerai. »

Les discours de ces hommes remuaient les cœurs, frappaient les esprits, et des centaines de néophytes quittaient la ville pour venir se construire un abri à côté de celui de l'inspiré, et pour vivre de sa vie. — Et cependant, cette vie était dure et la discipline sévère. Le temps se passait en prières et dans le travail : il fallait défricher la terre pour pouvoir vivre, et il fallait assujettir le corps à des privations et à des exercices continuels pour arriver à élever l'âme et à la délivrer aussi pure que possible de sa prison de chair.

Certains ascètes, continuant la doctrine des Esséniens, enseignaient que l'âme unie au corps par une substance fluide, issue de la vie universelle, se dégage après la mort, pour s'élever vers les lieux supérieurs.

Ces réunions d'hommes dans les forêts et au milieu du désert, furent l'origine des monastères, et c'est dans ces monastères primitifs que se conserva pure, l'idée chrétienne. Ce fut un grand bien ; car, cette idée allait se trouver très compromise lorsque, après Constantin, les portes de l'Eglise furent ouvertes à tous, et que des milliers d'hommes, sans aucune conviction, se firent baptiser uniquement pour jouir des avantages que les nouvelles lois accordaient aux chrétiens.

De tous ces foyers de dévotion et de prière, sortirent des hommes remarquables par leur intelligence, par leur savoir, par l'ardeur qu'ils mirent à défendre les idées nouvelles. Plusieurs d'entre eux furent mis à la tête des diocèses récemment formés, et ils y introduisirent les règles et la discipline sévère qui étaient indispensables pour maintenir la foi vacillante des premiers chrétiens, au milieu de la corruption des dernières années de l'Empire.

L'Eglise a signalé au respect et à la vénération de ses fidèles, en leur donnant le titre de saints, les hommes qui furent ses premiers défenseurs. Les plus célèbres sont : Saint Pamphile, Saint Justin, Saint Basile, Saint Grégoire de Naziance, Saint-Siméon, Saint Chrysostome, Saint Athanase, Saint Antoine, etc., etc.

Au commencement du IV<sup>e</sup> siècle, les idées chrétiennes étaient surtout répandues en Orient. Les provinces occidentales, très éloignées du centre où le mouvement se produisait, n'avaient entendu qu'assez tard la parole des missionnaires. C'est ainsi que la première Eglise des Gaules n'avait été fondée à Lyon, qu'en 160, par Saint Pothin et Saint Irénée. Ses fondateurs avaient été suppliciés en 177. Saint Denis, suivant la tradition, avait été décapité à Montmartre, en 260, Saint Symphorien à Autun. L'idée n'avait progressé que lentement.

Il n'en était pas de même dans les provinces orientales. Là, les Eglises s'étaient multipliées ; il y en avait, de plus ou moins nombreuses, dans toutes les villes, dans presque tous les villages : mais, à de rares exceptions, les fidèles appartenaient surtout au peuple, et dans les grandes villes, il n'y avait qu'une petite minorité qui était attirée vers les nouvelles croyances.

La populace qui applaudissait depuis si longtemps dans les Cirques, au supplice des chrétiens, éprouvait une sorte de haine pour ces hommes, ennemis de l'Etat, qui mouraient si courageusement, et qui leur volaient la joie féroce de les entendre hurler de douleur sous les griffes des lions. Les chrétiens, hommes femmes et enfants, mouraient presque tous en priant et sans pousser un cri.

En outre, ces nouveaux croyants vivaient pauvres, du travail de leurs mains, et on ne les voyait pas s'écraser au Forum pour prendre leur part aux distributions gratuites que faisaient les Césars. La pureté de leurs mœurs, leur douceur vis-à-vis de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs esclaves, la vie austère qu'ils menaient au milieu de la dépravation générale, tout, dans leur conduite était une critique et un défi continuels porté à l'opinion publique ; et l'opinion publique, toujours lâche et cruelle, se vengeait en accusant les chrétiens de conspirations, de superstitions absurdes, et de rites sanglants. Lorsqu'une calamité venait frapper l'Empire, on entendait toujours retentir le cri « Les Chrétiens aux Lions ! » ; et les meilleurs empereurs avaient dû céder à la férocité de la populace toujours avide de trouver des victimes pour remplir ses arènes.

D'autre part, les lettrés, les patriciens avec leurs innombrables clients, tous ceux qui, de près ou de loin, faisaient partie du gouvernement de l'Empire, étaient franchement hostiles à cette secte qui poussait à la révolution sociale et politique, en appelant les esclaves à la liberté, en donnant l'exemple de la communauté des biens, et en prêchant des théories en opposition complète avec celles de l'antique société.

Le mépris que les chrétiens affectaient de montrer pour tous les Dieux était une grave atteinte portée à la dignité des Césars, tous divinisés et admis parmi les Dieux de l'Empire. La Société romaine ne pouvait pas pactiser avec les ennemis du maître, avec ceux qui refusaient de sacrifier sur ses au

tels. Il fallait, du reste, être très prudent à cette époque de délation et d'espionnage ; et plus on était riche et puissant, plus on avait à craindre la venue du centurion apportant l'ordre de mourir. Il y avait eu pendant les dernières persécutions, des exemples terribles dans la classe élevée, et personne ne tenait à se compromettre pour une religion dont les adeptes étaient, depuis trois siècles, toujours à la veille d'être jetés en prison et livrés aux bourreaux.

Outre ces raisons particulières à chaque classe, et qui séparaient les païens des chrétiens, il y en avait une autre qui était générale, qu'on pourrait appeler patriotique, et qui tenait à la haine que les Romains avaient pour les Juifs : cette haine datait de l'époque où ces derniers avaient eu l'audace de se révolter et de compromettre, jusqu'au cœur de l'Empire, la fameuse *Paix Romaine* dont Rome était si fière.

Ce petit peuple Juif, orgueilleux et cruel, avait gardé les vieux enseignements de la Bible, et son esprit était resté troublé par cette idée qu'il était l'élu de Dieu, choisi pour haïr et pour exterminer tous les peuples qui ne rendraient pas à Jehovah le culte qui lui était dû. Attendant toujours le Messie qui devait lui donner l'Empire du monde, il n'avait rien compris aux paroles du Christ qui ne parlait que du royaume des cieux. Fatigué du joug des Romains il s'était révolté deux fois.

La répression avait été terrible. Plus d'un million de Juifs périrent dans la première guerre (70 ap. J.-C.). Le temple fut brûlé, la ville en partie détruite, et Titus, le vainqueur, fit descendre 2.000 prisonniers dans les Arènes de Césarée.

Sous Adrien, en 135, les horreurs de la première guerre furent dépassées. Jérusalem fut rasée, et tous les Juifs qui n'avaient pas péri, ou qui ne s'étaient pas dispersés, furent amenés en esclavage.

Ceux qui avaient échappé au massacre se retirèrent dans les villes, et commencèrent cette vie de travail obscur et patient qu'ils devaient mener pendant la suite des siècles. Courageux, économes, âpres au gain qui était si difficile dans les premiers temps, ils vivaient entre eux, isolés et farouches, ayant comme le dit Tacite « la haine du genre humain », et affectant le plus profond mépris pour les autres nations. Cet état si particulier d'hommes vivant au milieu des autres, sans jamais se confondre avec eux, amena chez les Juifs une mentalité spéciale qui subsiste encore aujourd'hui. Leurs idées religieuses n'ont pas changé : leur Dieu est toujours le Dieu de la Bible, partial, vindicatif, impitoyable : ils n'ont aucune conception arrêtée sur la vie future, et leurs préoccupations s'élèvent rarement au-dessus des intérêts d'ici-bas.

Les Romains confondaient les Juifs et les Chrétiens dans le même mépris, et ils ne faisaient pas de différence entre ceux qui s'étaient révoltés les ar-

mes à la main, et ceux dont les discours et les actes poussaient à une révolution sociale.

Toutes ces causes étaient des obstacles sérieux à la diffusion de l'idée chrétienne : mais il y en avait encore d'autres, non moins importantes, qui provenaient des prêtres et des fidèles de la nouvelle religion.

Depuis quelques années, un grand mouvement religieux, dirigé par des hommes éminents, avait divisé les esprits : des sectes s'étaient créées. Il y avait les Gnostiques et les Manichéens : il y avait les partisans de Marcion et de Montana ; ceux de Sabellien et d'Arius : les querelles s'étaient envenimées ; des désordres étaient survenus, et dans certaines villes il y avait eu des luttes armées entre les partis.

Les questions soulevées, et qui nous laissent aujourd'hui bien indifférents, étaient des plus graves aux yeux des hommes de cette époque.

Il s'agissait de savoir si la Trinité se compose de trois personnes distinctes : si le fils et le Saint-Esprit, au lieu d'être des Êtres personnels, ne sont que des vertus ou des modes d'action du Père ; s'il y avait en Jésus-Christ deux personnes en une seule nature, ou deux natures en une seule personne ; si le fils est ou non subordonné au Père : s'il y a eu un temps où il n'existait pas, etc., etc. Puis on cherchait à expliquer la Chute de l'homme telle qu'elle est décrite dans la Bible, nécessitant la venue d'un rédempteur ; et enfin, on se querellait, — le plus souvent sur un ton des plus acerbes, — au sujet de l'origine de l'âme. Tertullien, toujours violent et emporté ne pouvait s'entendre avec le doux Origène, et les deux adversaires étaient eux-mêmes en désaccord avec la plupart des Pères de l'Eglise.

Toutes ces discussions métaphysiques, toutes ces querelles de mots avaient profondément divisé les chrétiens, et les Romains intelligents et lettrés qui suivaient avec étonnement ces disputes, à leurs yeux si puériles, ne pouvaient avoir que du mépris pour une religion qui s'émiettait en sectes ennemies les unes des autres.

Le Christianisme était donc bien loin d'être solidement établi, au commencement du IV<sup>e</sup> siècle. Il ne reposait sur aucune base solide, la division la plus complète régnait dans son sein ; et il était entouré d'ennemis puisant leur force dans la tradition, dans leurs intérêts et dans leur attachement au vieil état social.

Que va devenir l'idée chrétienne lorsque les Barbares qui s'avancent chaque jour seront arrivés au cœur de l'Empire et auront tout envahi ? Il semble que toutes ces petites Eglises, ennemies les unes des autres, sans aucune cohésion, sans aucune force, sans aucune autorité, vont disparaître dans le cataclysme, et que le Dieu de Jésus sera incapable de lutter contre les Divinités craintes et respectées des peuplades envahissantes.

Mais toutes les prévisions humaines, tous les calculs de la raison vont encore une fois être déjoués.

L'idéal religieux, le grand facteur de la civilisation, protégé par les directeurs invisibles de l'humanité, ne périra pas. Constantin va réunir dans sa main toutes les sectes dissidentes ; il les fondra dans une puissante unité, et il va jeter les bases de ce formidable édifice qui sera la Religion Catholique.

(à suivre.)

SENECX.

## LE SPIRITISME PROUVÉ SCIENTIFIQUEMENT

*Voir la Revue de Février.*

RÉPONSE A M. GASTON MÉRY

Directeur de l'*Echo du Merveilleux* (1)

Si, dans le nombre de mes lecteurs, il en est que mon article « Le spiritisme prouvé scientifiquement » a pu convaincre, le Directeur de l'*Echo du Merveilleux* ne se trouve pas parmi eux. J'ai eu, pourtant, la fatuité de croire que mes arguments étaient irréfutables et je me suis dit que puisque les grands savants, nos maîtres, William Crookes et A. Russell Wallace avaient affirmé ce fait avant moi, je n'aurais pas de peine à en persuader de moins illustres.

Je me suis fait illusion. Je le regrette ; j'avoue que j'aurais été fier de cette conquête faite sur l'esprit de M. Gaston Méry ; c'eût été un fameux atout pour notre cause que de le voir renoncer publiquement à ses anciennes croyances et d'arborer notre drapeau. Mais, les temps ne sont pas venus encore et il faut une parole plus autorisée que la mienne, des preuves plus tangibles, pour faire tomber le bandeau qui couvre ses yeux et lui intercepte la lumière. Car M. Gaston Méry est un incrédule, un sceptique endurci qui ne se dépouille pas du vieil homme, sans avoir de très bonnes raisons, et, surtout pour le spiritisme qui est, pour lui, la doctrine « la plus simpliste, la plus puérile, la moins adéquate aux faits. »

« On sait, dit-il, ce que nous pensons ici du spiritisme. Sans parti-pris, nous avons à maintes reprises, cherché à déterminer dans quelle mesure les théories d'Allan Kardec et de ses continuateurs rendent compte des phénomènes qu'elles prétendent expliquer. Chaque fois, nous avons dû constater que ces théories étaient en désaccord avec les faits. Et cette constatation s'est renouvelée si souvent que nous avons été amené à en conclure que, de toutes les hypothèses proposées pour expliquer les phénomènes dits spirites, l'hypothèse spirite — chose étrange ! — était, de toutes, la moins sérieuse et la moins solide.

« Cette conclusion nous a valu d'être traités de la belle façon par toutes les revues et journaux de la secte. Pour les uns, nous étions de simples imbéciles qui ne comprenions rien à rien. Pour les autres, nous étions des catholiques

(1) (Voir son article du 15 février, n° 171.)

fanatiques, des obscurantistes forcénés, payés par les jésuites, ou tout au moins, inspirés par eux.

« Quelques braves gens seulement nous faisaient la grâce de croire à notre bonne foi et de ne pas douter de notre bon sens. Pour ceux-là, tôt ou tard, nous finirions par être convaincus ! »

Avant d'aller plus loin, je suis autorisé par la Direction de la *Revue Spirite* à dire que jamais, en aucune circonstance, elle n'a songé à commenter ou à critiquer aucun des articles de *l'Echo du Merveilleux*, et qu'elle s'est bornée tout simplement à mentionner les sommaires de ce journal, à titre gracieux.

Mais, cette fois, les rôles sont changés, et comme je suis personnellement mis en cause par M. Gaston Méry, j'ai bien le droit de me défendre et de relever le gant qu'il m'a jeté.

Machiavel a dit, dans un de ses ouvrages : « Il y a trois espèces de cerveaux ; les premiers sont ceux qui, d'eux-mêmes, comprennent la raison d'être des choses, les seconds, sont ceux qui reconnaissent la vérité, quand elle leur est prouvée par d'autres ; et les derniers, sont ceux qui ne sont capables de comprendre d'aucune façon ; il convient, pour compléter la série, d'y ajouter une quatrième catégorie, assez nombreuse de nos jours, c'est celle des sceptiques, des incrédules de parti-pris. » — M. Gaston Méry appartiendrait-il à cette dernière classe ?

A en juger par la teneur de son article, je serais fort porté à le croire ; suivons-le dans son argumentation.

« La théorie spirite, ajoute-t-il, est la seule qui ne puisse rendre compte d'un seul fait. »

Et plus loin : « La doctrine spirite repose sur ce fait, non démontré, d'ailleurs, et bien loin de l'être encore, que les âmes dégagées du corps gardent dans l'au-delà leurs manières de penser et de sentir, leurs caractères et leurs passions d'ici-bas. »

Et enfin : « Qu'est-ce donc que des esprits qui ne peuvent donner sur eux-mêmes une impression de vérité, sinon des êtres dont l'essence est l'erreur — des démons, au sens catholique du mot. La méthode expérimentale ne justifie pas les théories spirites ; elle n'en démontre que l'inanité et la fausseté. »

Mais M. Gaston Méry ne lit donc rien ? Il n'a donc rien vu ? Où a-t-il donc puisé ses notions sur le psychisme ?

Il y a cinquante ans, à la renaissance du spiritisme, on pouvait admettre un pareil raisonnement, mais de nos jours, quand le spiritisme est répandu aux quatre coins du globe, où lorsque les plus grands savants ont démontré et affirmé la réalité des phénomènes psychiques et qu'il n'est plus possible de les nier, il n'est plus permis d'ignorer ces choses.

Cependant, M. Gaston Méry prétend avoir exposé et discuté à peu près toutes les théories ; mais celle qui est la base de toutes, c'est celle qu'il a laissée de côté ; sans doute parce qu'il ne l'a pas comprise.

William Crookes, le chimiste anglais, célèbre par ses travaux et ses découvertes (entre autres le thallium et la matière radiante), a dit : « D'après mes études scientifiques, je puis affirmer qu'il n'y a aucune raison *à priori* pour nier la réalité des phénomènes que j'ai décrits. Ceux qui prétendent que nous connaissons actuellement toutes les forces actives de l'univers, où même la plus grande partie de ces forces, montrent une étroitesse de vues qui devrait être impossible dans un siècle où l'accroissement incessant de nos con-

naissances ne fait que mieux ressortir le cercle immense de notre ignorance sur tant de choses. »

Il serait oiseux, et du reste l'espace qui m'est réservé dans les colonnes de la *Revue Spirite*, ne me le permettrait pas, de faire ici l'apologie du spiritisme ou même de faire d'autres citations d'écrivains sérieux et connus, les ouvrages qui ont été publiés sur ce sujet, dans les principales langues parlées en Europe, sont nombreux et les moyens de s'instruire dans cette matière ne manquent donc pas.

Je tiens seulement à faire savoir à M. Gaston Méry, qui paraît en douter, que j'ai beaucoup lu, que je lis encore et que je lis même son journal; que j'ai commenté les philosophes et les psychologues anciens et modernes, que je suis remonté à l'origine des choses et en ai fait l'analyse. Oui, j'ai glané un peu partout, car j'avais soif de vérité. Ardent dans la lutte, tenace et persévérant dans mes recherches, j'ai interrogé les cieux, j'ai remué la terre et fouillé dans ses entrailles et n'ayant pu trouver la vérité sur le vieux continent, j'ai traversé les mers et suis allé demander à la jeune Amérique le secret de nos destinées; toujours hanté par ce même besoin qui me torturait l'âme et me poursuivait nuit et jour, jusqu'à ce qu'enfin la lumière s'est faite dans mon esprit.

Et c'est pourquoi j'ai le droit aujourd'hui de dire à M. Gaston Méry comme à tous ceux qui l'ignorent ce qu'est le spiritisme et ce que je pense.

Le spiritisme ou spiritualisme n'est pas, comme certains le pensent, une doctrine nouvelle, et qui se borne simplement à la manifestation des phénomènes matériels qu'on observe dans les séances. Les éléments de cette philosophie basée sur les idées innées et inhérentes à la nature humaine, sont aussi anciens que le monde. Le spiritisme, c'est l'étincelle céleste de l'esprit de Dieu; c'est l'intuition première de l'âme à son réveil.

L'esprit est partout; il anime, il vivifie, il pénètre tout; les minéraux, les végétaux, les animaux, tout ce qui existe. Il est la cause première de toute activité et le créateur de toutes les formes matérielles. C'est le lien qui unit entre eux non seulement les habitants d'une même sphère, mais c'est encore le trait d'union entre tous les mondes de l'espace; c'est le principe de solidarité qui fait de l'univers un grand tout organisé selon les lois éternelles et les rapports nécessaires qui résultent de la nature des choses.

« Il y a », a dit Herbert Spencer, « derrière tous les phénomènes de la nature, l'existence d'un pouvoir invisible et éternel qui est le critérium le plus certain de nos connaissances et dont les phénomènes ne sont que les manifestations changeantes et passagères.

« Il est la lumière qui pénètre tout de ses rayons et dont les vibrations remplissent tout l'espace formant les intelligences humaines. »

L'esprit est la cause initiale de tout et sans lui rien de ce qui existe ne pourrait être, ni la philosophie, ni les sciences, ni aucune de nos connaissances.

Et c'est pour cela que nous disons que le spiritisme, c'est la science des sciences; c'est la base et l'idéal de toutes les religions; c'est la clef de voûte sur laquelle repose tout l'édifice de la création.

Dès que M. Gaston Méry voudra se pénétrer de la sublimité de ces doctrines et des vérités contenues dans la philosophie du spiritisme dont je viens de lui suggérer quelques idées, il aura trouvé le chemin de Damas.

Professeur, C. MOUTONNIER.

## GLANES ET BRINDILLES

(Suite) (1)

Il y avait quelques temps que j'étais mariée, quand un jour, causant lectures avec une vieille amie de mon mari, Mme L..., celle-ci me parla avec enthousiasme des œuvres d'Allan Kardec : « Ce sont, me dit-elle, mes livres de prédilection ; des ouvrages immortels, appelés à régénérer l'humanité. Je leur dois beaucoup ; c'est en eux que je puise la résignation qui m'aide à supporter une vie, devenue bien pénible, à cause de mes faibles ressources ; et si solitaire par la disparition de tous ceux que j'aimais, et qui me le rendaient si bien. » Cette dame avait subi, en effet, de grands revers ; elle avait appartenu au meilleur monde, tenu un train de maison considérable ; on citait le faste de ses réceptions, et, très élégante, celui de ses toilettes. Pauvre femme, à 70 ans, elle vivait maintenant médiocrement, d'une petite rente que lui faisait un parent charitable. Elle avait cependant conservé une fort grande allure, et, restée fière, ne se plaignait jamais, et n'acceptait aucun service qu'elle ne pût rendre.

Elle m'était très sympathique ; j'admirais tout en elle ; les vieillards aiment cette admiration des jeunes, et, Mme L..., m'était reconnaissante de la mienne. Mais revenons aux ouvrages d'Allan Kardec. La première fois qu'elle m'en parla, je ne pus m'empêcher de rougir de mon ignorance : quand on est jeune, que l'on a un goût prononcé pour les œuvres littéraires, on n'aime pas ignorer complètement jusqu'au nom d'un écrivain de talent ; et jamais celui du Maître, n'était venu frapper mes oreilles. Combien elles se sont rattrapées depuis ! Cependant, il faut être sincère, je n'eus pas la prescience qu'il deviendrait plus tard, un des cultes de ma vie. Quand ma vieille amie m'eut expliqué qui il était, de quels éléments traitaient ses livres, je me remis tôt de ma secousse et ne l'écoutait plus que d'une attention polie. Sur ces entrefaites, j'eus la douleur de perdre mon père ; ce fut le premier grand chagrin de ma vie.

— Ah, si vous consentiez à lire Allan Kardec, me dit la vieille dame, quelles forces cela vous donnerait pour supporter cette cruelle séparation ! Mais mon heure n'était pas encore sonnée !

Quelque temps plus tard, elle me parla d'une nouvelle connaissance qu'elle venait de faire : — Je vous la recommande, me dit-elle ; c'est une pauvre jeune femme bien éprouvée par la vie. Et elle m'expliqua que Mme Moir-tier était créole, veuve d'un Consul français, et dans la traversée pour venir en France pour des raisons d'intérêts, elle avait perdu son unique enfant,

(1) Voir la *Revue* de novembre 1903.

une petite fille de quatre ans ; de plus, le bâtiment avait subi de grandes avaries, et toutes les modestes ressources qu'elle avait réalisées avant de partir, avait été englouties. Et maintenant, seule, sans aucune relation sur une terre étrangère, il lui faut travailler pour vivre, ajouta Mme L...

Et les semaines succédaient aux semaines, et la pauvre femme cherchait toujours vainement quelques travaux qui pussent l'aider à vivre ; j'avais fait de mon mieux pour lui venir un peu en aide ; ma vieille amie, elle, j'en suis certaine, faisait plus qu'elle pouvait, mais tout cela était bien insuffisant.

Or, un jour, Mme L... m'arriva rayonnante ; elle exultait : — Oh, ma petite amie, dire que vous souriez du spiritisme ! écoutez ce qui vient d'arriver à notre pauvre jeune protégée. D'abord, je dois vous dire, qu'elle est médium ; croyez-vous ! Oh cela m'a causé une telle joie ! — Imaginez-vous que l'autre soir, elle était rentrée fatiguée d'avoir couru toute la journée et désespérée de n'avoir comme toujours rapporté que des pomesses. S'asseyant près d'une petite table près de la cheminée, elle sentit un courant froid ; elle pensa que la fenêtre était mal fermée et se disposait à se lever pour y voir, quand, au même moment, passa devant la table et la cheminée qui était à côté, son enfant, sa fille, qui la regardait en souriant ; et en même temps, au-dedans d'elle, elle l'entendit qui lui disait : — Courage, mère, ne te laisse pas abattre, je veille sur toi.

Fortement commotionnée, Mme Moirtier se dirigea vers le petit ange en chancelant, pour l'atteindre, quand soudain, l'enfant disparut.

— Est-ce que le malheur me fait devenir démente se dit-elle ? Ai-je des hallucinations maintenant ? Ma petite Nola n'était-elle pas là, à l'instant, devant moi ?

Pendant, le jour suivant, vers la même heure, comme elle était dans sa chambre, travaillant à sa machine, elle ressentit le même courant froid, et il lui sembla qu'une légère ombre lui interceptait un peu de lumière ; vivement elle leva la tête et, ô joie ! l'enfant était devant elle, lui souriait tendrement autant du regard que des lèvres.

— Oh ! s'écria la pauvre mère, en contemplation devant son enfant bien-aimée, mon doux trésor, ma Nola ! Comme c'est elle, comme c'est bien elle ! Et lui ouvrant les bras, la jeune femme fit un geste pour l'attirer ; mais, hélas, elle ne rencontra que le vide, l'enfant, comme la veille, était encore disparue. Alors, tombant à genoux, elle s'écria avec ferveur : « Merci, mon Dieu, je ne suis donc pas folle, c'est bien mon enfant, que votre Divine Miséricorde vient de me permettre de contempler ! »

Le lendemain, aucune promesse ne l'aurait retenue hors de sa chambre à l'heure où, deux fois déjà, elle avait eu l'enivrante joie de voir sa fille ; mais le cœur palpitant, elle attendit vainement, l'adorée ne vint pas. — Peut-être

ce sera pour demain, se dit-elle, voulant espérer. Mais le lendemain aussi l'attente fut vaine. Alors la pauvre femme, d'autant plus triste, qu'elle avait pendant deux jours vécu le plus doux des rêves, se dit avec découragement : Me voici retombée dans ma nuit, hélas ! Et elle pensait aussi aux longs jours de misères dont elle ne prévoyait pas le terme, sans ouvrage et sans ressources. Pourtant, se disait-elle, ma petite Nola m'a bien dit qu'elle veillait sur moi ! Pauvre ange, certes, je n'en doute pas, mais comment pourrait-elle m'empêcher de mourir de faim ?

Sur ces navrantes réflexions, elle s'était mise au lit ; mais, angoissée par ses tristes pensées, elle s'agitait péniblement sur sa couche, le sommeil se refusait à lui procurer les douceurs de l'oubli, quand, tout à coup, son lit se trouva éclairé d'une lumière argentée, et, au milieu, elle revit une troisième fois le cher visage aimé de sa petite Nola, qui lui souriait suavement :

— Mère, lui dit l'enfant, je viens tenir ma promesse ; pourquoi te désespérerais-tu ainsi ? Va demain *vers trois heures*, au Petit Saint-Thomas, et tu y trouveras de l'ouvrage qui se continuera jusqu'à ce que, au ministère, on ait fait droit à ta demande. Alors, il faut que tu retournes dans notre pays. Je te dis adieu, ma pauvre maman, car je ne reviendrai plus, mais quand tu m'appelleras, tu me sentiras toujours près de toi. Et, s'approchant jusqu'à la toucher, comme la pauvre mère succombait à l'émotion, son souffle caressa son visage, et des lèvres fraîches effleurèrent son front moite, puis les ténèbres envahirent aussitôt la chambre, l'enfant avait disparu.

Le lendemain, à l'heure fixée par sa fille, Mme Moirtier était au Petit Saint-Thomas. La personne à qui elle s'adressa lui fit la même réponse qu'elle recevait partout : — qu'elle laisse son adresse, le personnel, pour le moment, était au complet. — Elle s'en allait, le désespoir dans l'âme, quand elle heurta un homme d'un certain âge qui venait d'entrer ; comme il demandait ce qu'elle voulait, il s'écria : « Mais Madamé X..., l'entrepreneuse, cherche en ce moment des ouvrières ; elle ne peut parvenir à rendre l'importante livraison que nous lui avons donnée. » Et, s'adressant à la jeune femme qui attendait anxieuse, il lui donna l'adresse de cette dame, en lui recommandant d'y aller de suite. Pauvre femme, la recommandation était superflue, me dit Mme L... ; elle n'y marcha pas, elle y vola. Cette dame avait en effet besoin d'ouvrières ; après s'être assurée de la capacité de la nouvelle venue, à son air honnête, elle lui confia un gros paquet de travail, l'assurant que, si elle était contente de l'ouvrage, elle lui en donnerait tant qu'elle pourrait en faire.

Ce récit qui me fut fait avec le talent de narratrice, que possédait Mme L..., m'émotionna au plus haut degré.

Comment, me disais-je, ces choses étaient donc vraies ! Nos chers disparus pouvaient donc, parfois, communiquer avec nous ! Quelle révélation ! Connaissant la parfaite loyauté de ma vieille amie, inutile de vous dire que, pas

un moment, je ne mis en doute le prestigieux récit qu'elle venait de me faire.

— C'est du merveilleux, m'écriai-je ; cela laisse bien loin, les contes de fée de notre enfance. Puis me remettant :

— C'est un miracle, dis-je à Mme L..... ; devant le désespoir de cette malheureuse femme, Dieu l'a permis. Mme L..., sourit doucement :

— Non, chère, reprit-elle, il n'y a pas de miracles, — et comme je la regardais étonnée :

— Le surnaturel n'existe pas ; il n'y a que des choses que nous ne pouvons encore nous expliquer ; mais patience, de grands savants, des hommes de bonne volonté, essaient de soulever le voile ; j'ai confiance, ils y parviendront ; Jésus, le doux Nazaréen, n'a-t-il pas dit : « Cherchez et vous trouverez ! » Quand vous voudrez bien me permettre de vous prêter les ouvrages d'Allan Kardec, ma petite amie, vous trouverez, en les lisant, que ce fait que vous taxez de miracle a une cause qui est peut-être encore, actuellement, au-dessus de notre intelligence, mais nullement surnaturelle, et que l'étude de cette sublime doctrine spirite découvrira, n'en doutons pas, un jour à ses adeptes. Et il fut convenu, qu'enfin, elle m'apporterait les œuvres que je désirais maintenant ardemment lire afin de m'instruire, moi aussi, sur une doctrine qui s'occupait de si merveilleux effets.

Nous étions un mercredi, et ce jour-là, chaque semaine, nous réunissions à dîner quelques intimes. Cette réunion était à la fois pour moi, un très réel plaisir et un supplice. Je vais m'expliquer : Tous étaient gens sérieux, et d'éducation parfaite, mais d'aptitudes diverses : Il y avait un médecin, avec une barbe de fleuve, mais de fleuve sur lequel il avait abondamment neigé, il neigeait encore. Un autre, plus jeune de beaucoup, était dans la magistrature : son physique, comme son caractère, pouvait, du reste servir d'enseigne à sa position. Un troisième, n'était que noble, le marquis de C..., connaissant à merveille, la manière d'accommoder les restes de sa personne ; gentilhomme accompli, beau parleur, et très documenté ; avec lui, on ne pouvait s'ennuyer. Enfin deux officiers, nos parents, et les femmes de ceux de nos invités qui étaient mariés. Les débuts du dîner étaient délicieux ; seulement entre intimes, les mille riens charmants qui se débitaient ne manquaient ni de saveur, ni de courtoisie ; mais, arrivé au dessert, on aurait dit qu'une mauvaise fée Carabosse, d'un coup de baguette, avait changé tous ces hommes du monde, si souriants, en de vrais énergumènes, à tel point, que j'en arrivais à trembler pour la vaisselle, tellement la conversation devenait agressive. C'était encore la noire politique qui jouait de ses tours. Le médecin était un républicain rouge, le marquis, naturellement, un clérical-ultra, le magistrat était resté bonapartiste, quant aux représentants de l'armée, ceux-là, sagement, se contentaient d'être républicains modérés. Il était toujours convenu en se mettant à table, qu'on éloignerait la politique de la conversation ; mais

interdire aux hommes de causer de cette engeance, c'est défendre aux femmes de causer chiffons ; on a beau prendre des chemins détournés, on y revient toujours.

Or, ce soir-là, j'avais un moyen de détourner l'orage, et ne m'en privai d'autant moins, que j'étais animée du plus vif désir de raconter l'émouvant récit que m'avait fait Mme L...; dès la première alerte, je coupai bravement la parole à qui la tenait, et, sans rien omettre, je racontai l'émouvante histoire que je tenais de ma vieille amie. Je fus écoutée avec la plus bienveillante urbanité, mais quand j'eus terminé, mon récit fut diversement apprécié, selon le caractère de mes auditeurs : Les femmes, vraiment émues, acceptaient le tout sans plus de contrôle, mais le Docteur, tout le premier se récria, et, tout d'une pièce, avec la franchise qu'il n'avait jamais l'habitude d'habiller, me dit que je m'en étais laissée compter : du reste, ajoutai-t-il, dans son langage imagé : — Mme L..., est une digne femme, mais un peu — loufoque — et c'était joliment facile de lui faire prendre des vessies pour des lanternes.

— Le Marquis, convint avec une gravité plutôt comique que, pour lui, le récit devait être vrai, mais que c'était le diable qui voulait perdre la malheureuse.

— Il n'y a qu'une seule chose à faire, dit-il, avec un imperturbable sérieux, appeler un prêtre et l'exorciser.

— Convenez, mon cher Marquis, dit un de mes parents, commandant dans la garde républicaine, que voilà un bon diable ! la pauvrete n'était-elle pas irrémissiblement perdue, jeune, sans travail et sans pain ! Il n'avait qu'à laisser faire le temps ; jolie ou non, c'était une proie certaine. Au lieu de cela, il débute par la sauver. Convenez, ou que c'était un brave diable, ou un imbécile. Et tous de rire. Le bon Marquis rugissait, et était rouge à en avoir une attaque ; mais il ne démordait pas de son idée : il n'y avait que l'eau bénite, qui pouvait arracher Mme Moirier, des griffes pointues du malin.

Le père du commandant Buscaille, mon oncle, avait été colonel de gendarmerie ; c'était surtout un homme d'études, et les sciences l'avaient toujours attiré ; il s'était occupé de chimie, de physique ; il avait inculqué beaucoup de ses principes à son fils. Mon récit l'avait vivement intéressé, et, s'adressant à mon mari.

— Tu ne dis rien, Marest, cependant je crois qu'autrefois, tu t'occupais un peu de magnétisme : n'as-tu pas suivi pendant quelque temps, les cours du Baron Du Potet ?

C'était pour moi, la première nouvelle ; elle me ravit.

— Effectivement, répondit mon mari, avec le calme, dont il se départait rarement ; c'est à la suite d'une aventure que je vous demande la permission de vous raconter ; elle ne manque pas non plus d'intérêt, et, quoique moins émouvante, est tout à fait dans la note du récit de ma femme :

J'avais vingt et un ans. — vous voyez que je remonte un peu loin — (Il y avait une grande différence d'âge entre nous deux, mais mon mari avait et conserva l'air très jeune ; de plus son caractère quoique d'une rare fermeté, était d'une égalité parfaite ; cette disproportion ne paraissait donc guère que sur son acte de naissance), un soir que je revenais de soirée, je déposai dans une coupe, sur la cheminée de ma chambre, une superbe bague en diamant, bijou de famille très ancien, auquel je tenais beaucoup ; puis je ne m'en occupai plus, c'était ordinairement Charley, en qui j'avais pleine confiance, qui rangeait mes objets. Quelques jours plus tard, voulant mettre cette bague, je trouvai l'écrin vide. Je pensai qu'il l'aurait oubliée dans la coupe, et que je n'y avais pas pris garde ; j'y regardai, elle n'y était pas ; alors je la lui demandai, il me répondit qu'il ne l'avait pas vue : Je pensais, me répondit-il, que Monsieur l'avait serrée, j'ai eu le tort de ne pas m'en préoccuper.

— Tu l'as connu, Charley, ajouta mon mari au commandant B..., c'était un Anglais rigide sur les principes ; il m'était très dévoué, et j'aurais soupçonné tous les gens de ma maison, sans l'effleurer du moindre doute.

Elle aura glissé sous quelques meubles, vous allez chercher minutieusement, lui dis-je, peut-être est-elle entre quelques interstices, sous les tapis ou entre un meuble ; vous la retrouverez, et je sortis sans nulle inquiétude, comptant bien qu'il allait la trouver. Mais à mon retour, je vis la figure du pauvre garçon longue d'une aune ; il avait tout remué, enlevé les meubles, soulevé les tapis, la bague était introuvable. Vous comprenez que cette disparition me tenait au cœur, la bague avait une grande valeur par elle-même, puis, je vous le répète, c'était un bijou très ancien dans ma famille, et j'y tenais infiniment. On fit des recherches dans tout l'appartement ; mais elle restait introuvable. Comme je parlais de cette perte à un de mes amis et que je le priais de m'accompagner pour en faire la déclaration à la police, celui-ci s'écria :

— Mon cher, la police, n'y verra que du feu, puisque tu ne peux lui donner le moindre indice ; tu n'as qu'une chose à faire, viens chez Alexis, je t'assure que c'est un homme très fort ; il te donnera des indications sur ton bijou, et je suis persuadé qu'il te la retrouvera. — Je me mis à rire, lui répondant que je n'avais aucune confiance dans les charlatans. Et nous allâmes à la police. Il me suivit, tout en soutenant que je perdais mon temps ; et il eut raison. Enfin, revenant plusieurs fois à la charge, je me laissai convaincre ; mais, lui disais-je, bien plus pour lui faire voir l'inanité de sa confiance. Vous avez tous entendu parler d'Alexis, inutile donc d'allonger mon récit, en m'étendant sur son don merveilleux.

— Ah ! vous convenez que son don était merveilleux, dit le D<sup>r</sup> Abady, en ricanant ; vous y aviez donc confiance ?

— Ensuite, oui, mon cher Docteur ; mais laissez-moi poursuivre.

Après les salutations d'usage, Alexis me donna une séance ; il commença par me dépeindre la bague, qu'il me parut connaître mieux que moi-même, car il me parla d'un léger détail auquel je n'avais jamais fait attention ; enfin il nous dit voir entrer dans ma chambre un homme encore jeune, à favoris roux, qui m'était parfaitement inconnu. Il regarde machinalement, dit-il, sans aucune mauvaise intention ; mais, dans l'ombre, il aperçoit un éclair, c'est la bague qui brille, un rayon de la porte frappe sur elle ; il s'approche, voit le bijou, hésite, se dirige vers la porte pour s'en aller ; mais revient, retourne à la porte de la chambre ; personne : alors revient à la cheminée, s'empare de la bague et se sauve avec.

Nous le suivions, palpitants : — Mais, comment est-il entré dans l'appartement ? Qui lui a ouvert ?

— La porte est entrebaillée, il se trompe d'étage allant au troisième ; et vous savez bien que votre chambre est la première pièce donnant dans l'antichambre ; celle-ci est ouverte, et il y est entré par hasard.

— Et c'est par hasard qu'il a pris la bague, ajoutai-je en riant faux ? Mais qu'en a-t-il fait ?

— Laissez-moi le suivre, poursuivit Alexis, et il parut faire de grands efforts. — J'étais confondu de cette scène, et comme vous le pensez, attendais anxieux. Enfin, il recommençait à parler :

C'était un clerc de notaire ; il m'indiqua la rue, le numéro, l'escalier de l'étude. — Je le suis, dit-il, il entre dans un bureau, le sien, en face la porte de l'antichambre ; il va droit à un casier qui se trouve à gauche de la porte en face de son bureau. Ce casier porte tel numéro ; il prend un rouleau de papier dans un carton vert, le défait, y dépose le bijou au fond, refait le rouleau, et l'entoure minutieusement d'une ficelle verte, puis le remet entre deux grosses liasses de papier, sur lequel il y a des écritures fines — le tour est fait.

Ce n'était plus de l'étonnement de ma part, de celle de mon ami, qui souriait victorieusement ; j'étais ahuri. Je déposai 20 francs que me demanda le somnambule, je lui en aurais donné 50.

Quand nous fûmes dehors :

— Eh bien, me dit mon ami qui exultait ?

— C'est prestigieux, lui répondis-je.

— Alors, courons chez le notaire.

Mais dehors, mes doutes me reprenaient : Certes, Alexis m'avait bien dépeint la bague ; mais c'était un voyant, peut-être lisait-il dans ma pensée ? Le reste n'était-il pas de son imagination surexcitée. De quel droit allions-nous nous introduire chez ce notaire ? Notre récit n'allait-il pas nous faire passer pour des fous ?

— Mon cher, qui veut la fin, veut les moyens. Renonces-tu à retrouver ta

bague ? Pourquoi être allé chez Alexis, pour l'arrêter en si beau chemin ?

J'avoue que j'étais perplexe ; mais mon ami ne voulut rien entendre : il héla un cabriolet, me poussa dedans en donnant l'adresse du notaire. A la porte, mes craintes du ridicule de notre démarche, recommencèrent, mais mon ami était là pour m'empêcher de reculer. Comme je le craignais, l'homme de loi nous écouta poliment, mais avec des marques d'impatience non dissimulées. Quand nous eûmes terminé, il nous répondit froidement qu'il n'occupait que des hommes d'une probité dont il répondait ; et, comme le Docteur, tout à l'heure, à ma femme, que nous étions la dupe d'un bateleur, etc., etc.

— Mais enfin, Monsieur, lui dit mon ami, n'avez-vous pas dans votre personnel, un clerc qui réponde au signalement : grand, mince, avec des favoris roux ?

— En effet, répliqua celui-ci, mais il ne peut être l'homme que vous désignez, il était chez mon père, dans l'étude, bien longtemps avant que je prisse la suite de ses affaires, et j'ai confiance en lui comme en moi-même.

— Mais, Monsieur, vous n'ignorez pas que les apparences sont souvent trompeuses ; jusqu'ici, tout ce que nous a dit Alexis est vrai ; jusqu'à votre nom, que nous ignorions, celui de votre rue, votre numéro.

— Monsieur, reprit le notaire visiblement agacé, et quand je vous aurai confronté avec mon clerc, si vous vous trompez, comme j'en suis certain, quel figure ferons-nous devant cet honnête homme ? Les suites de cette affaire vous regarderont, c'est vrai ; mais moi, j'y perdrai certainement un fidèle employé ; une partie de mes affaires retombent sur sa tête, je ne puis donc, à mon grand regret, croyez-le, ajouta-t-il, poliment pour amortir son refus, faire droit à votre demande.

J'étais piqué au vif, et ne voulais pas reculer :

— Je vois, Monsieur, lui dis-je, que si vous ne craigniez justement de froisser la susceptibilité de cet homme, vous seriez disposé à bien vouloir faire droit à notre requête ; ne pouvez-vous l'éloigner quelques instants, nous avons le plan de son cabinet, et rien qu'en y pénétrant, nous verrons bien si nous nous sommes trompés et nous nous retirerons, non sans vous prier d'agréer nos profondes excuses et nos regrets, d'avoir troublé votre travail.

Le notaire resta indécis ; comme il allait répondre, mon ami ajouta doucement :

— Quand ce ne serait, Monsieur, que pour nous prouver que c'est vous qui aviez raison, et nous faire comprendre que nous étions sous le coup d'une hallucination.

Mon ami avait attaqué le notaire dans le vif ; cette idée lui souriait ; aussi à notre grand contentement, l'entendîmes-nous s'écrier :

— Eh bien, Messieurs, oui, parbleu, vous avez raison, je veux me donner

ce plaisir. Puis se levant de son bureau, il nous dit en se dirigeant vers la porte : Attendez-moi quelques instants, je reviens et vais vous donner satisfaction.

Quelques minutes plus tard, il était de retour, et d'un air narquois, qu'il ne dissimulait nullement : — Suivez-moi, Messieurs. En pénétrant dans le cabinet où il nous conduisait, nous nous regardâmes mon ami et moi : Tout se trouvait exactement comme l'avait indiqué le célèbre somnambule, si bien qu'au grand ahurissement du tabellion, j'allai droit à un carton à gauche du bureau et, vivement, l'ayant ouvert, je découvris, entre deux liasses, un rouleau soigneusement ficelé de vert, dont je m'emparai.

— Mais, Monsieur, s'écriait le notaire stupéfait, c'est une violation que je ne saurais supporter, et il allait sortir pour appeler sans doute, et nous faire chasser, quand mon ami l'arrêta brusquement :

— Vous en avez trop fait, Monsieur, pour ne pas avoir encore quelques instants de patience.

Pendant ce temps, je défaisais le paquet, et, à l'ébahissement du notaire, en retirai ma bague, ma pauvre bague que je croyais bien ne plus jamais revoir. — Tableau, n'est-ce pas !

Le notaire suffoquant, balbutiait, quand l'homme aux favoris rentra : d'un seul coup d'œil il avait jugé la situation, et d'une blancheur de linceul s'affaissait sur son siège.

Mais le notaire dont la confiance, comme bien vous le pensez, venait de subir un fameux assaut, ne lui donna pas le temps de se remettre ; allant à lui, il l'interrogea brusquement : Le malheureux pris ainsi à l'improviste, n'essaya même pas de dissimuler, et, sur la demande du tabellion, avoua qu'étant, il y a quelques semaines, chargé d'une affaire de l'étude dans la maison que j'habitai, il s'était trompé d'étage ; ma porte entrebaillée, il avait pénétré sans sonner, puis aussi dans ma chambre ouverte, pensant qu'il trouverait à qui parler. — Vous savez le reste, qui s'était exactement passé comme Alexis nous l'avait expliqué.

Le misérable jouait à la Bourse, il était aux abois pour une somme assez minime, mais qu'il ne pouvait se procurer. Le bijou l'avait fasciné ; personne pour le voir, personne ne le connaissant ; s'en emparer et remonter à l'étage au-dessus, chez le client de l'étude, et nul ne le soupçonnerait. Il devait aller quelques jours plus tard à Londres, pour son patron, et il comptait y négocier le bijou.

— Et j'espère bien que vous avez fait coffrer le coquin séance tenante, s'écria le Docteur, cette fois emballé ?

A quoi bon, reprit mon mari. Je crois encore que ce n'était pas un récidiviste ; la tentation avait été la plus forte dans son âme de joueur ; il y avait succombé. Nous insistâmes auprès du notaire, qui, je le crois bien, au

besoin, nous en aurait prié, c'était un scandale qui pouvait rejaillir sur son étude, et lui apporter des mécomptes. Il envoya le clerc infidèle se faire pendre ailleurs, et je pense que la perte d'une belle position, fut pour le pauvre diable, un châtiment suffisant.

Le récit de mon mari avait eu un succès complet ; tous étaient empoignés, jusqu'au Marquis, qui, ce soir-là, du moins, nous fit grâce de l'intervention du diable. — Alors, le commandant Buscaille prenant la parole, nous promit pour le mercredi suivant, un pendant à l'histoire de la bague.

Si je n'ai pas trop abusé de votre complaisance, chers lecteurs et amis, je vous la rapporterai prochainement.

(A suivre.)

DIANE MAREST.

## VIEILLES NOTES

(Suite).

Et Mahmadou Mar Diaï, fils de Samba Diaï, interprète du gouvernement, fit le tour de l'assistance présentant à chacun le plateau chargé de verres d'orgeat, de limonade et de bière, tout comme au théâtre, boissons glacées et délicieuses si appréciées dans les pays chauds.

« Une nuit — reprit le commandant du génie, que malgré le froid intense, je dormais profondément sous ma tente, enveloppé de plusieurs peaux de mouton, dans la grande tranchée ouverte devant Sébastopol, non loin du Mamelon-Vert, je fus éveillé par un bruit léger. J'aperçus, près de moi, une jeune fille dont le visage semblait lumineux, phosphorescent; elle était debout, immobile et me regardait avec douceur en gardant une pose angélique. Elle prononça d'une voix douce les paroles suivantes, que je suis certain d'avoir bien entendues puisque je les ai retenues : « Henri, je suis ta sœur Pauline qui, tu le sais, n'a jamais cessé de veiller sur toi. J'appartiens à cette innombrable légion d'âmes, d'esprits légers, invisibles à vos yeux mortels, mais tous attachés encore à la terre par des liens d'amour. Parfois, d'autres esprits, supérieurs en vertu et en puissance, soulèvent pour nous un coin du rideau vapoureux qui nous permet de lire dans l'avenir. Nous pressentons ainsi les douleurs physiques et morales qui affligeront les êtres aimés que nous avons la mission de secourir ou de consoler. Mon frère, je viens de te voir blessé, couché sanglant sur le sol. Tu vas être frappé, mais non mortellement ; je veillerai sur toi qui as encore une longue tâche à remplir ; sois courageux, fais ton devoir. Je préviendrai notre chère mère et Anna qui attendront ton retour en France... Au revoir ! »

« Et la vision qui m'apparut bien réelle, s'évanouit et je me rendormis ou continuai mon rêve. Au matin, je fis part de ce fait à deux de mes cama-

rades, moins pour leur faire partager mes impressions que pour désigner deux témoins de cette prédiction. — Hallucination, me répondit le premier. — Cauchemar, dit l'autre.

« La veille de l'assaut de Malakoff, je reçus la mission périlleuse d'aller, avec douze sapeurs du Génie, à la nuit tombante, faire sauter un terre-plein couvert et déjà miné, aux abords de la place, ce qui devait permettre aux assaillants de mener plus promptement l'attaque de ce côté.

« Nous approchions, moi et mes sapeurs, du couloir indiqué, lorsque nous fûmes aperçus des remparts. Je vis l'éclair d'une pièce illuminer le sentier, et un obus russe habilement dirigé par un pointeur que je félicite encore vint éclater juste au milieu du groupe.

« Sept mineurs furent tués, et les cinq autres couchés avec moi, tous grièvement blessés. Un vrai coup de roi !... Lorsqu'on vint nous relever, on me crut mort, mais je respirais; je fus porté à l'ambulance le visage ouvert, ensanglanté... La blessure lavée, les chirurgiens me firent une belle couture, afin de fermer la large plaie faite par un des éclats de l'obus que nous avaient si adroitement adressé, franc de port, nos amis les Russes, et vous voyez, nous dit en riant le vieil officier en tendant le cou pour mieux nous faire voir sa joue balafmée, que ce n'est pas ce que ces dames appellent une « reprise perdue ! »

« J'avais donc bien été averti, dans un rêve prémonitoire, de l'événement qui devait survenir, et je jurerais que j'ai vu et entendu ma sœur Pauline. Enfin, pour terminer ces histoires que vous qualifierez de diaboliques en sortant d'ici, j'ajouterai que, dans la nuit où je fus si durement couché sur le carreau, ma mère et Anna mon autre sœur révèrent toutes les deux que j'étais frappé mortellement... télépathie !

« Depuis ce temps, j'ai suivi avec une attention bien grande tout ce qui a été dit et écrit sur le spiritisme, ajouta encore notre sympathique conteur. En 1868, je fus présenté à Allan Kardec, dont les ouvrages commençaient à se voir traduits dans toutes les langues. Ce fut un soir qu'il avait fait l'honneur à un groupe d'anciens élèves de Polytechnique, adeptes de sa doctrine, de dîner avec eux. La parole de cet homme simple et modeste, bien que fort instruit, me toucha bien réellement. J'ai lu tout ce que sa plume a écrit et je crois, en mon âme et conscience que, dans les siècles futurs, le nom d'Allan Kardec sera connu et admiré de l'humanité toute entière, comme le seront jusqu'à la fin des siècles, ceux de Socrate, Pythagore, Platon, Descartes, Voltaire et Jean-Jacques-Rousseau. Et les générations futures, bénissant sa mémoire, lui devront une croyance unique, basée sur la raison, la sagesse, la vertu, la vraie charité, le mépris de la mort et la certitude d'une ascension constante de l'âme immortelle vers un Dieu unique, grand, juste, que

nous ne connaissons pas, que nous ne comprenons pas, mais dont nous lions partout le nom sublime. »

Ainsi parla le vieux commandant du Génie, que nous quittâmes en le remerciant sincèrement. Je lui serrai les deux mains et exprimai à Mme Toulé le plaisir que je lui devais de m'avoir fait entendre ces choses intéressantes et surtout dans un lieu plus agréable que sur le pont de *l'Archimède* où elle m'en avait dit quelques mots.

Je promis à ces voisins aimables de venir de temps en temps, le soir, causer avec eux d'un sujet si captivant, ce que je fis pendant les quelques mois que je demeurai à Saint-Louis. Pourtant, je confesse que, malgré ce récit, et d'autres encore, que je vous dirai par la suite, je demeurai encore des années, distrait par mes campagnes, sans donner moi-même à l'étude du spirite, les heures que je lui ai consacrées plus tard et qu'il a su remplir de tant de consolation et de charme.

Il y avait deux mois que Sagrin était parti pour Bakel, lorsque *l'Arabe* entra à Saint-Louis de sa longue tournée dans le fleuve, et m'apporta une volumineuse lettre de mon vieux camarade. Il me décrivait son long voyage et son installation au Poste dont il avait fait un dessin, il me disait la chaleur torride de ce point, l'un des plus chauds du globe où il notait journallement 40 degrés. Sa santé était bonne, et il était plein de courage, comptant bien revoir la France et sa vieille mère. Puis, passant à un sujet plus tendre, il m'écrivait : « Son souvenir reste vivace en mon cœur, dix fois par jour, je me revois sur cet *Equateur* où nous avons vécu de si charmantes heures, je lui écris chaque matin plusieurs pages pleines d'un sentiment que je voudrais cacher à moi-même, et, le soir venu, je les relis et je les brûle. Tu trouveras sous cette enveloppe une lettre pour elle, toute fraternelle, revue, corrigée et sensiblement diminuée que tu lui adresseras. Son mari la pourra lire sans y trouver une virgule de trop. »

Quelques jours après, un paquebot apportait de Buenos-Ayres, une lettre de Mme Berthon à Mme Toulé, qui me fit prévenir et qui me la communiqua avec amabilité. Notre compagne de traversée racontait la fin de son voyage et les incidents qui l'avaient distraite à bord. Elle avait dit à M. Berthon la conduite du capitaine Sagrin, l'amitié qu'elle lui avait donnée et, très touché, il avait très simplement autorisé sa femme à lui écrire. Il refusa même de jeter les yeux sur la lettre qu'elle lui adressait et qui dormait au bureau de poste de Saint-Louis dans le sac destiné à Bakel... Pauvre missive, combien de jours attendrait-elle là un prochain bateau remontant le Sénégal.... peut-être un mois, puis, un mois encore pour parvenir à Jacques.

Plus d'une année s'était écoulée ; j'avais fait deux fois colonne à Koki et dans le N'Diambour, puis, j'avais été renvoyé à Dakar et à Gorée dont j'avais le commandement.

Gorée la Blanche, Gorée la joyeuse, comme elle s'appelait au temps de sa splendeur commerciale, est un îlot de granit de 5 à 600 mètres de long sur le tiers en largeur, c'est-à-dire que, de la porte du Castel à la pointe Pinet-Laprade, la cigarette qu'on vient d'allumer n'a pas eu le temps d'être consumée. Si le commerce y fut jadis florissant, les quelques magasins, les boutiques qui subsistent dans cette petite île abrupte, ne le rappellent guère. Dakar, né de Gorée, a frappé mortellement sa mère et la voit mourir chaque jour. Sans le fort perché à 40 mètres au-dessus du niveau de la mer et qui protège Dakar et Rufisque, Gorée n'aurait plus d'habitants. Les beaux et solides travaux faits sur le rocher altier, les vastes citernes que les pluies torrentielles d'une ou deux tornades remplissent pour l'année, l'ancien gouvernement, l'hôpital et les bureaux de l'administration, tout prouve l'importance qu'a possédée Gorée où la garnison réduite à une compagnie d'Infanterie de marine et à demi-batterie d'artillerie était, en 1845, de deux bataillons et de deux batteries.

A Gorée, j'eus sous mes ordres, le lieutenant Galliéni, ce dont je m'honore, aussi m'en voudrais-je de ne pas dire ici quelques mots de ce vieux frère d'armes que je connaissais depuis sa sortie prématurée de Saint-Cyr pour la guerre. Nous fîmes partie du même bataillon dans le régiment formé à Rochefort par notre brigadier, le vaillant général Martin des Pallières, en juillet 1870. Galliéni était sous-lieutenant à la 11<sup>e</sup> compagnie, et moi, lieutenant de la 14<sup>e</sup>, ayant pour capitaine Dodds, qui devait s'illustrer quelques années plus tard par la conquête du Dahomey et la prise du roi Béhanzin..... Faits prisonniers à Sedan au lendemain de Bazeilles, Dodds parvint à s'échapper au péril de sa vie ; Galliéni fut conduit en Allemagne et interné à Neubourg pendant que j'étais conduit à Magdebourg.

Deux ans après, en 1872, Galliéni venait me rejoindre à l'île de la Réunion, où, lieutenants tous les deux, nous vécûmes côte à côte dans deux petites « cases » ombragées par les arbres, les palmiers et les lianes du même jardin. Est-il utile de dire la bonne affection qui nous unissait, alors qu'il faisait avec moi des duos de flûte et des dialogues en anglais, sans se soucier de son glorieux avenir. En 1874, je quittai mon camarade et la Réunion pour rentrer en France, capitaine et, en 1877, j'eus la joie de voir Galliéni venir me retrouver au Sénégal. Lorsqu'il fut promu à son tour, le gouverneur Brière-de-l'Isle qui avait appelé le capitaine Galliéni auprès de lui, le désigna, en 1879, pour se rendre en mission chez le sultan de Segou, le cruel et fourbe Ahmadou. La mission, composée de Galliéni, du lieutenant Vallière et du docteur Tautain, fut retenue plus d'une année à Ségou, par le cauteleux Almami dans une captivité toute politique qui se termina par un traité avantageux pour le commerce français dans le haut Niger, et qui est dû entièrement à l'habileté de Galliéni.

A son retour, la fortune le prit par la main et, toute aveugle qu'elle soit, la déesse, sut discerner en lui un vaillant soldat, un Français plein de valeur, et ne l'abandonna plus. Mon lieutenant de Gorée est aujourd'hui général de division, gouverneur de Madagascar, et si jamais chef s'est montré constamment digne de sa gloire et de sa fortune, c'est bien Gallieni.

A Gorée, la vie était uniforme, monotone, mais les événements que l'homme ne prévoit pas et que sa faible main ne peut détourner, se chargent d'en agiter et d'en troubler le cours.

A part le commandant du fort et l'officier d'artillerie, tenus de résider au Castel, les autres officiers, les médecins, le commissaire de marine et les commis, habitaient en ville au pied du Castel.

Le lieutenant d'artillerie, nommé Barrère, et sa jeune femme étaient musiciens ; je leur ai dû bien des soirées agréables et quelques romances, dont j'ai toujours gardé la copie, m'empêcheront d'en perdre le souvenir. Que de fois, après une ou deux heures de chant et de piano, nous nous étendions, pour jouir d'un peu de brise de mer, dans les nuits chaudes, sur de longs fauteuils de toile à voile, où nous causions et nous endormions jusqu'au jour, sous le feuillage épais des grands arbres à caoutchouc qui ombragent encore le pavillon des officiers... Je ne sais ce que sont devenus ces aimables compagnons de cette captivité qu'était notre commune existence à Gorée, mais ces lignes prouvent que je ne les ai pas oubliés. Notre plus grande distraction était de traverser la rade et d'aller déjeuner à bord des paquebots arrivant de France ou d'Amérique.

Le Sénégal ne causerait pas tant d'effroi aux jeunes officiers et aux soldats coloniaux, si la fièvre jaune n'y venait à des époques intermittentes variant de cinq à huit ans, faire des visites qui laissent toujours un souvenir trop cruel de son passage. L'épidémie de 1878 fut une des plus sanglantes et l'armée coloniale a inscrit cette année-là à son martyrologe à Gorée, Dakar, Saint-Louis et dans les postes, 22 officiers, 12 médecins et 332 sous-officiers, caporaux et soldats... Passons sur ce souvenir trop lugubre qui m'enleva quelques-uns de mes meilleurs camarades.

Un soir que j'étais absorbé dans la traduction laborieuse d'une lettre en espagnol que m'avait adressée du port de Gorée le capitaine d'un petit bateau dont l'équipage avait été enlevé par l'épidémie, et qui demandait des noirs pour remplacer ses matelots, je vis ma porte s'ouvrir. Un officier aux yeux brillants de fièvre, au teint jaune, se précipita vers moi en m'ouvrant ses bras... C'était Jacques, ou plutôt son ombre ! Je lui rendis son étirement en pressant son corps amaigri. « Ah ! mon vieil ami, lui dis-je les larmes aux yeux, comme tu es changé ! — Ça va mieux pourtant, murmura-t-il en souriant et en s'asseyant sur mon lit..., mais, il s'en est fallu de peu que tu ne revisses plus ton pauvre Jacques. » En ce moment, mon ordonnance me

prévinrent que le dîner était servi. Jacques prit peu de chose. Je le contraignis à se mettre au lit dans une chambre voisine où je lui souhaitai une bonne nuit, ne voulant pas le fatiguer par une conversation qui, je le savais, ne finirait pas si elle commençait.

Il s'éveilla gai et dispos, et, après avoir pris le café fait de mes mains, il alluma une cigarette, ce qu'il n'avait pu faire depuis son départ de Bakel, et me mit au courant des événements survenus depuis seize mois que nous nous étions quittés.

La fièvre jaune avait cruellement sévi dans son poste, tout son détachement, moins lui et un sergent, avait été enlevé en moins d'une semaine, son lieutenant, un adjudant, 2 sous-officiers et 16 soldats dormaient, là-bas, sous le sable de Bakel ! *l'Arabe*, qui travaillait le fleuve, était arrivé juste à temps pour emporter Sagrin, mourant, laissant au poste 12 tirailleurs noirs sous le commandement d'un officier indigène, Mamadou Rassine. Pendant la descente du fleuve, le médecin du bord, le Dr Patouillet, un de nos camarades de Calédonie, lui avait prodigué ces soins fraternels, connus seulement des officiers qui s'en vont bien loin de la mère-patrie, où, lorsqu'ils souffrent, ils voient l'amitié remplacer la famille.

En arrivant à Saint-Louis, Sagrin, encore bien faible et fiévreux, entra à l'hôpital d'où le Conseil de santé le renvoyait en France. Il était donc venu à Dakar attendre le paquebot qui devait le rapatrier, et j'eus le plaisir de le garder cinq jours avant de s'embarquer sur le *Niger*, où je l'accompagnai ainsi que le lieutenant d'artillerie et Mme Barrère dont la période coloniale était achevée.

Ces quelques jours de calme, de repos, d'affection, avaient remis du carmin aux joues de Jacques et rallumé l'expression vive de ses yeux... Mais aussi, nous avions beaucoup parlé de Mme Berthon... Le soir qui précéda son départ est toujours présent à ma mémoire, et je n'avais pas besoin de ces vieilles notes pour me le rappeler. J'avais eu à dîner le couple Barrère qui avait fait ses malles et nous avait présenté son successeur au pavillon d'artillerie. C'était un grand beau garçon nommé Desplanques, arrivé depuis trois jours de France, et qui faisait sa première campagne. Plein de goût pour la poésie, il nous déclama quelques pièces de vers et ne tarda pas à nous dire qu'il était spirite, ce qui provoqua l'hilarité du joyeux Barrère. Après avoir rendu la liberté à mes invités, Jacques et moi nous étendîmes dans nos longs sièges, sous mes beaux arbres à l'ombre épaisse que perceait discrètement çà et là, comme des flèches diaphanes, les rayons de la lune d'argent. Nos yeux fouillaient dans l'infini de la voûte étoilée le pur ciel africain. Orion avec ses belles étoiles brillantes resplendissait au Zénith... : « Vois-tu, me dit Jacques, voilà le signal..., c'est Orion qui le donne, Thérèse, de la terrasse de sa maison, regarde au ciel et cherche ces étoiles... Tu te souviens qu'elle

nous dit un soir que lorsqu'elle verrait Orion, elle penserait à nous ? — Comment l'oublierais-je, Jacques. » Alors, il me chanta de sa voix agréable toujours malgré sa faiblesse, une romance qu'il avait faite à Bakel, et dont voici les premières strophes :

La nuit silencieuse déployant son long voile,  
L'attache doucement vers le septentrion  
Puis, tendant les côtés sans cacher une étoile,  
Elle pique au milieu les clous d'or d'Orion.

De ce sable brûlant où seul et si loin d'Elle  
Pour fuir et m'envoler vers son ciel plus joyeux,  
Que ne puis-je emprunter l'aile de l'hirondelle  
Et ce soir apparaître un instant à ses yeux ?

Plutôt, si de mon corps pouvait s'enfuir mon âme,  
Je dormirais ici, paisible et consolé  
Pendant qu'à l'âme sœur elle irait, vive flamme  
S'unir et remonter vers l'azur étoilé.

C'était faible évidemment comme poésie, mais faire des vers à Bakel par 40 degrés de chaleur, c'était au moins méritoire, et je déclarai à Jacques que l'air sentimental qu'il avait noté lui-même ajoutait un grand charme à sa romance. Il sourit et, se sentant revivre, il laissa parler son cœur devant moi, l'étalant comme ces fleurs qui n'attendent que le calme et la fraîcheur du soir pour ouvrir leur corolle odorante.

— Tous les courriers venant de Saint-Louis m'ont apporté une ou deux lettres de notre amie... Comme c'était long de les attendre deux mois ! Lorsque l'épidémie se rua sur notre petite garnison européenne et m'atteignit le dernier, je crus que j'allais mourir quand *l'Arabe*, qui vint m'arracher de Bakel, m'apporta sa dernière pensée qui fut pour moi le remède le plus salutaire. Ces pages charmantes me servirent de viatique efficace durant les journées brûlantes de la descente du fleuve.

Et Sagrin qui ne pouvait avoir de secret pour moi, me donna toute cette correspondance où mon nom revenait quelquefois sous la plume de Mme Berthon. Il ne m'appartient pas de dire ce que sa noble affection traduisait à celui qu'elle appelait « son frère », mais je compris que ces feuillets avaient été, là-bas, sous le ciel brûlant et mortel, un baume consolateur payé de quelques larmes sans prix. Chaque fois que Thérèse recevait une lettre de celui qu'elle appelait « le frère Jacques », elle la tendait à M. Berthon, en lui disant : « Voulez-vous me la lire, mon ami ? » Cet excellent homme qui devenait certainement entre les lignes un sentiment plus doux que ne le laissait paraître l'écrivain, en souffrit peut-être, mais, aimant sa femme comme on aime une épouse pure et honnête, il n'eut jamais la cruauté de faire cesser

une correspondance à laquelle la mort impitoyable devait mettre le dernier point.

Sur le *Niger*, avant de nous séparer, je racontai à Jacques les histoires du commandant Toulé. — Rien ne me surprend, me dit-il, et, en France, je compte profiter de mes six mois de convalescence pour me livrer à une étude approfondie du spiritisme, et j'enverrai à Thérèse ce que je lirai de meilleur pour reconforter son âme.

— Adieu Jacques. — Au revoir Léopold. Qui de nous deux reverra celle dont je m'éloigne encore ?... Dieu seul le sait.

Après nous être étreints fraternellement, je redescendis dans la baleinière qui me ramena bien triste à mon rocher peu folâtre de Gorée.

Le soir, suivant les indications de Jacques, j'adressai une lettre de lui à Mme Berthon, et j'y ajoutai les quelques lignes suivantes :

« Madame,

« Notre ami Jacques Sagrin, revenu de Bakel, assez souffrant, s'est remis, grâce à Dieu et aux soins de celui qui vous envoie un souvenir respectueux.

« Il a passé cinq jours avec moi sur le rocher de Gorée d'où il regardait souvent Dakar. J'ai éprouvé un regret réel en l'embrassant, mais sa santé est meilleure, et je compte bien le retrouver tout à fait rétabli dans quelques mois lorsque ce sera mon tour de revoir la France et ma mère.

« Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments bien dévoués et l'assurance du souvenir agréable que je garderai toujours de vous.

« L. D. »

(A suivre.)

LEOPOLD DAUVIL.

---

## SÉANCES REMARQUABLES DE MATÉRIALISATIONS

*avec le médium Mme Carrie et M. Sawyer à Springfield (Mass.) Etats-Unis.*

---

A la requête de M. J. H. D. Chamberlain de la ville sus-mentionnée du Massachusetts, dans l'Amérique du Nord, Mme Sawyer vint au commencement de septembre, de Lake Pleasant où elle demeurait, y donner quelques séances qui durèrent environ deux semaines. Bien que M. Chamberlain ne fut pas spiritualiste, il avait pris cependant un grand intérêt dans les phénomènes de matérialisations et avait assisté à deux ou trois séances au domicile de Mme Sawyer, dans lesquelles sa propre fille lui apparut. Mais, M. C. était un sceptique et était loin d'être convaincu de la vérité de ces manifestations. Il pria, en conséquence, le médium de venir donner quelques

séances chez lui, persuadé qu'il serait ainsi dans les conditions les plus favorables pour empêcher tout moyen de tromperie. Quoique Mme Sawyer ne fût pas en ce moment très bien portante, elle consentit cependant à se rendre à l'invitation de M. C., et pendant un séjour de deux semaines qu'elle fit chez celui-ci, elle parvint à convaincre tous ceux qui avaient pris part aux séances données, dans trois familles différentes, de l'authenticité des phénomènes de matérialisation produits. L'histoire en est remarquable.

Les séances qui eurent le plus de succès furent celles qui eurent lieu chez le Dr Proctor, qui, s'occupant lui-même de psychologie, semblait apporter un puissant concours à la réalisation des phénomènes. Il n'en fut pas de même chez M. Chamberlain où, au grand désappointement du médium, pour ainsi dire, aucun cas de matérialisation ne se produisit. La cause en était attribuable à certaines influences contraires du cercle, au grand regret de ceux qui avaient organisé les séances, en ce qu'elles ne rendirent pas justice à Mme Sawyer.

Quant aux séances qui furent données chez le Dr Proctor, où l'on avait fait un choix judicieux des membres du cercle, elles réussirent au-delà de toute expression. Là, les phénomènes de matérialisation se suivirent sans relâche et furent d'un caractère des plus élevés. La plupart des formes manifestées furent celles d'amis des personnes présentes ; et d'autres qui représentaient le monde des Esprits eurent une beauté transcendante. L'une d'entre elles portait une étoile éclatante sur le front et une croix de feu sur la poitrine.

Une autre avait une étoile sur une couronne, une croix brillante sur la paume de la main droite et un croissant lumineux sur le cœur. Tous ces phénomènes se produisirent devant le rideau, en commençant par une légère colonne de lumière et se développant en une forme voilée qui s'avancait lentement à la demande des personnes présentes et qui fut reconnue, soit par le nom, soit par le message qu'elle transmettait. Tantôt ce fut une grand'mère tenant un jeune enfant dans ses bras ; tantôt deux formes apparurent simultanément. On entendit l'accompagnement d'une guitare pendant que le cercle chantait. A un autre moment, une forme, tenant un bouquet à la main, se manifesta et dit : « J'ai apporté ceci du cimetière ; ne mettez plus de fleurs sur les tombes ; nous n'en voulons pas. »

Et la liste des matérialisations obtenues serait longue pour en faire le détail.

Aussi, j'en passe les moins importantes, et j'arrive à celles qui offrent surtout un intérêt particulier, en ce qu'elles me concernent personnellement et qu'elles eurent lieu en présence d'un grand nombre de personnes dignes de foi et pouvant, au besoin, en attester l'authenticité, quoique je crois inutile de mentionner ces faits dans un journal qui n'est pas spiritualiste.

J'avais appartenu pendant trente ans à l'Eglise congrégationaliste, lorsque

je résolus de renoncer à la doctrine orthodoxe et me mis à faire des conférences. Comme mes opinions étaient d'un caractère radical et progressif, je ne tardai pas à être connu et je fus invité à parler devant plusieurs congrégations spiritualistes de l'Est. Bien que les phénomènes psychiques fussent nouveaux pour moi, je ne pus m'empêcher d'y reconnaître une certaine grandeur.

Cependant, la séance de Mme Sawyer à laquelle j'avais été invité eût pour résultat, non seulement d'accroître mon scepticisme, mais encore de me persuader que certains de ces phénomènes devaient être attribués au ventriloquisme.

Je restai longtemps sous cette impression, quand, certain jour, je fus amené à reconnaître mon erreur et à changer le cours de mes opinions. L'histoire qui suit m'est personnelle et a un caractère profondément triste. Je perdis ma femme bien-aimée et ma compagne fidèle qui m'avait secondé pendant vingt-six ans dans mon ministère à l'Eglise congrégationaliste, au mois d'avril dernier; et sa mort mit une si triste fin à notre vie commune que je suis obligé d'en voiler les principaux détails. J'ai toute raison de croire que ma rupture avec l'Eglise orthodoxe abrégée sa vie. Sa ténacité dans son éducation religieuse était si forte, que je constatai qu'une barrière immense s'était élevée entre nous deux; elle semblait éprouver pour moi de la répulsion et ne m'adressait plus un mot d'affection. C'était comme si les vingt-six ans de notre mariage s'étaient évanouis en un cauchemar. Sa mort fut comme une ironie des souvenirs de notre tendresse passée. Le démon de la religion eut un tel pouvoir sur elle que c'était comme un nouvel exemple comment la religion peut tuer l'amour. Et pourtant ma femme avait un caractère des plus doux et des plus aimants. Et jamais, non plus, je ne cherchai à lui enlever ses croyances. Mais, forcé comme je l'étais par mes études et mes œuvres publiques de rester fidèle aux lumières nouvelles qui étaient venues en moi, je devais supporter et voir grandir l'abîme qui brisa le lien sacré de ma vie de famille. Elle mourut, et ce cauchemar vint obséder de plus en plus mes tristes pensées.

Pendant cinq mois, il me semblait devoir oublier qu'elle avait été ma femme et effacer de ma vie les jours de notre bonheur.

Or, il advint que Mme Sawyer passa un jour par Springfield et qu'elle m'invita à ses séances. J'étais indécis de savoir si je désirais voir revenir ma femme, tant les souvenirs que j'en avais gardés étaient pénibles.

A la première séance qu'elle donna, j'entrai dans le cabinet et je mis les deux mains sur la tête de Mme Sawyer, pendant qu'elle me tenait les poignets. Aussitôt, je commençai à sentir deux mains douces me caresser les joues. Et puis, elles se portèrent à l'anneau de mon doigt annulaire, comme si quelque fait y était attaché; déboutonna ensuite mon habit et l'esprit vint

se reposer sur mon cœur. J'avais sur les genoux quelques feuilles de papier et un crayon dans ma main. Les mains de l'esprit saisirent le crayon, écrivirent sur un des feuillets, le détachèrent et mirent le papier et le crayon dans mes mains. — Le moindre mouvement que Mme Sawyer eût fait, je l'eusse remarqué. — C'était donc bien les mains de vrais esprits et le message que je trouvais écrit sur le papier était le suivant : « Oh ! si j'avais su ce que je sais maintenant. Pardonne-moi ! »

Dans les séances suivantes, ma femme se manifesta chaque fois en me donnant des indications de plus en plus précises de sa présence ; et, enfin, dans la dernière séance, elle se matérialisa à cinq reprises différentes. La première de ces matérialisations surtout fut remarquable. C'était un vendredi soir. Ce même jour, le matin, Mme Sawyer me dit : « Votre femme a-t-elle été ensevelie en noir ? — En effet, c'était vrai. — Vers quatre heures du matin, Mme Sawyer vit, en s'éveillant, une forme noire aller et venir dans la chambre. Elle dit : « Elon, qui est-ce là ? » — « C'est la compagne du docteur, répondit Elon ».

Ce même soir, à peu près au milieu de la séance, une forme féminine vêtue de noir apparut tout à coup devant le rideau. Elle y resta pendant une minute, en silence. Puis le bas de sa robe semblait s'ouvrir et on put voir une robe blanche. La noire se déploya et sembla s'évanouir comme un nuage, et pendant que ce changement avait lieu, elle s'écria : « Du noir au blanc ! » Et dès que la transformation fut terminée, elle s'avança vers moi et se jeta à mes pieds, avec une si grande force, que toutes les personnes présentes purent entendre le bruit que firent ses genoux, en tombant sur le parquet. Je la soulevai et aussitôt elle se retira en levant les bras en l'air et s'écria : « Oh ! c'est terrible ! terrible. » Elle paraissait en proie à une lutte mentale très violente. Je la saisis et je sentis qu'elle était toute tremblante. Le Dr Proctor la soutint d'un côté et moi de l'autre ; et elle s'avança de nouveau : au même moment, je glissai dans sa main une lettre que j'avais écrite ce jour, dans laquelle je lui renouvelais mon amour pour elle et, tout en sentant la lettre, elle s'écria : « C'est un gage ! » — « Oui, lui dis-je, c'est un gage pour l'éternité ! » Quand elle se dématérialisa, la lettre se dématérialisa avec elle. Ce même soir, un bouquet de pois de senteur que je lui remis, se dématérialisa de même. Puis Maudie dit : « Docteur, un jour, cet hiver, quand il n'y aura plus de fleurs, je vous rendrai ces pois de senteur en aussi bon état que vous me les avez donnés. » — J'espère que cela sera, sans faute, lui répliquai-je.

Ma femme me dit dans deux messages qu'elle répondrait à ma lettre. Je désirais qu'elle me mît une lettre à la main comme je l'avais fait pour elle. J'étais bien sûr que c'était ma femme d'après les détails qu'elle me donna au sujet de la bague, avant de se matérialiser et de me la demander ; et puis elle me la restitua de ses propres mains. Des souvenirs sacrés étaient atta-

chés à cette bague. Elle m'en fit présent il y a trente ans, quand nous fûmes fiancés. Puis elle la porta pendant toute la durée de notre mariage. Mais avant de mourir, elle donna à la garde-malade des ordres précis pour qu'elle ne fût pas enlevée de son doigt. J'insistai néanmoins pour l'avoir, quelque pénible que fût pour moi l'histoire de cette bague et je l'avais dans ma poche quand je me rendis à la séance.

Elle me la demanda, disparut et revint quelque temps après ; puis me la donna et l'attacha à ma chaîne de montre où elle était à l'époque de notre promesse de mariage. Plus tard, elle me dit : « Je vois que vous avez mis la bague où elle était avant. » Ces paroles seules étaient la preuve absolue de l'identité de ma femme.

A la dernière séance, elle se manifesta cinq fois. A la troisième, elle vint accompagnée de ma sœur Sarah, morte depuis quarante ans, et en se plaçant devant le rideau, elle dit : « Lottie et Sarah. » Ma sœur Sarah qui mourut en 1863, apparut trois fois. Elle me dit : « Mon cher frère, il y a quarante ans que j'essaie de me manifester à vous. » Elle dit ensuite : « Touchez ma robe, touchez mes cheveux. » Sa robe blanche était aussi douce au toucher que de la neige. La quatrième fois, c'était la dernière séance dans laquelle ma femme se manifesta et me dit : « Vous avez dans votre poche quelque chose que je désire avoir. » Elle mit sa main dans la poche de côté de mon paletot et en tira un objet qui ressemblait à un mouchoir qu'elle étendit jusqu'à ce qu'il eût trois mètres de large, comme pour s'en faire un voile ; puis, le jeta adroitement au-dessus de moi et mit sa joue contre la mienne. Elle tourna ensuite sa figure du côté de la lumière et dit : « Regardez-moi ! » Et je pus voir ses yeux noirs et son nez mince ; puis elle voulut que je misse mes mains sur ses cheveux, qui tombèrent sur ses épaules et la firent ressembler à un ange. Toutes les traces de soucis et de vieillesse avaient disparu de sa figure et elle semblait comme une femme dans toute la beauté de l'âge mûr.

Sa dernière apparition eut un caractère d'une plus grande authenticité encore.

Elle se tenait devant le rideau et dit : « William, ne bougez pas de votre chaise. Vous avez demandé les boutons de manchettes, les voici. » Pendant sa dernière maladie elle désirait me donner une paire de boutons de manchettes pour le 54<sup>e</sup> anniversaire de ma naissance. Mais je ne me sentais pas le courage de les prendre, puisqu'elle avait renoncé à m'adresser la parole. Depuis, je n'ai jamais su ce qu'ils étaient devenus ; mais quand je fus convaincu qu'elle m'avait rendu son affection, j'aurais donné tout au monde pour les avoir. Et je lui dis : « Lottie, puis-je les avoir maintenant ? » Elle me répondit que oui.

Ce qui précède n'est qu'une faible partie de l'histoire de ma vie et pour-

tant je dois avouer que c'est pour moi le commencement de la période la plus heureuse. Bien que je ne possédais plus ma femme que comme esprit, elle m'a été rendue plus que je ne pourrais le dire. Le cauchemar d'autrefois s'est dissipé et, autant qu'on peut assurer avoir trouvé le ciel sur terre, j'y étais entré maintenant.

J'ai maintenant la certitude qu'elle est en harmonie avec moi et qu'elle sera mon guide spirituel dans toutes choses. Et j'ai la confiance que ma loyauté et mon dévouement pour ces nobles faits et vérités, suffisent pour en assurer l'authenticité.

Traduit du *Light of Truth*.

Professeur, C. MOUTONNIER.

Nice, le 31 janvier 1904.

---

## AVANT-PROPOS DE « MÉDITATIONS »

Madame,

Un de mes bons amis — spirite de la dernière heure — me prie de vous adresser les quelques pages que vous trouverez ci-jointes ; il a l'espoir que vous voudrez bien les insérer dans la *Revue*, si toutefois vous pensez que les idées exprimées par lui, offrent quelque intérêt pour vos lecteurs.

Personnellement, Madame, je vous y engage, car, à notre époque, ils sont assez rares ceux qui ont le courage d'affirmer hautement leur conviction religieuse sans se soucier des railleries de leurs contemporains.

Ainsi que vous le verrez en lisant ses « Méditations », mon ami Billardon — dont le savoir égale la modestie — a passé par des phases très diverses : du mysticisme catholique, il est allé au positisme — au matérialisme presquique, — pour évoluer ensuite vers le spiritualisme moderne.

Dans ces pages émues et sincères, il nous fait assister à la lutte pénible que se livrent en lui-même le sentiment et la logique quand, ayant atteint l'âge d'homme, il voit s'évanouir sous le souffle puissant de la Raison, les rêves, les illusions, les espoirs et les croyances qui ont enchanté et bercé son enfance.

Il nous avoue que ce n'est qu'après des luttes ardentes, avec amertume et regret, qu'il rejeta enfin ses « préjugés d'enfance » pour s'en aller — en quête d'un idéal nouveau — « demander à la science ses lumières, puisque c'est Elle qui a prouvé l'inanité des théories catholiques. »

Il fut encore une fois déçu, car la science, avec ses froides négations et son penchant outré à l'individualisme le choqua et le désespéra. Il eût préféré presque la Religion sans preuves à la Science sans idéal !

Ni l'une ni l'autre n'ayant satisfait son âme de sensitif, il se replia sur lui-même, et souffrit les angoisses du doute.

On eut beau lui dire et lui répéter que toutes les théologies ne sont que les résidus intellectuels d'un passé qu'il faut maudire, que l'immortalité de l'âme ne fût jamais qu'un rêve, qu'une hallucination de la pensée humaine, il persista à croire qu'il existe un principe religieux supérieur à toutes les institutions sociales, et il continua de chercher partout la solution du problème qui le hantait.

La mort de son père, et d'autres membres de sa famille, vint aggraver encore cet état d'esprit et les souffrances morales qui en résultaient : « Devant ces tombes, dit-il, qui en se refermant, dérobaient pour toujours à mes regards les traits d'êtres aimés, devant la mort qui me séparait d'un père qui avait lutté et souffert pour me procurer une existence matérielle meilleure que la sienne, je me disais qu'il n'était pas possible que cette séparation fût éternelle. Mais, hélas ! je n'avais aucune preuve qui pût satisfaire ma raison. »

C'est quelques années plus tard que je le connus. Un jour, au hasard d'une conversation, le mot « spiritisme » fut prononcé. A ses premières paroles, je vis qu'il ne connaissait de notre doctrine que l'opinion préconçue, exprimée par quelque journaliste plus spirituel que soucieux de la vérité.

Ce que je lui en dis eut le don de l'intéresser ; je lui mis entre les mains l'admirable livre de Léon Denis « Après la mort » ; ce fut pour lui une révélation, et vous verrez, en lisant ses Méditations, l'effet que lui produisit cette lecture.

Certes, M. Léon Denis — cet esprit génial, cet ardent combatif — a le droit d'être fier de son œuvre, car il aura pansé bien des blessures morales ; ils sont légion ceux qui, comme mon ami Billardon, lui doivent un peu de bonheur, puisqu'il leur a donné l'espoir qui guérit et la certitude qui console.

Et, à notre époque de transition intellectuelle et morale, ce sera aussi le plus grand honneur de notre doctrine, que d'avoir substitué l'idéal spiritualiste au matérialisme dissolvant professé par les néophytes du néantisme.

En terminant, j'ajoute que dans cette période de transition si pénible à franchir, le spiritisme a un grand rôle secourable à jouer pour sauver les esprits prêts à sombrer dans la tourmente.

Mon ami Billardon n'était-il pas un de ceux-là ? Voilà pourquoi, Madame, je vous prie de vouloir bien publier sa lettre qui dépeint si éloquemment les souffrances morales éprouvées par une âme délicate en proie au doute.

Veuillez agréer, Madame Leymarie, l'expression de ma profonde et respectueuse sympathie.

EDMOND BAUGE.

## MÉDITATIONS

Les premières années de ma vie furent heureuses. Né de parents pleins de tendresse pour moi, je fus élevé dans la religion catholique avec les enfants de mon âge. Parmi ces camarades de ma première enfance, les uns sont morts; les autres sont restés au pays natal pour remplacer, au foyer paternel, les parents disparus. D'autres enfin, et je suis de ceux-là, emportés par les nécessités de la vie, se sont éloignés du lieu qui les a vu naître pour fonder une famille loin des leurs.

Quand je me reporte, par la pensée, vers ces compagnons du premier âge, je me rappelle les heures où, ensemble, nous nous rendions à l'église du village. J'étais doué d'une nature impressionnable et d'une vive imagination. Les scènes autant poétiques que fabuleuses de l'histoire sainte, les homélies ferventes du prêtre, me procuraient d'indéfinissables émotions qui firent de moi un enfant pieux.

Mais, avec l'âge vint la raison ; avec la raison, le libre examen. En me repliant sur moi-même, je commençai de comprendre que le Dieu cruel et vengeur, des foudres duquel nous menaçait le représentant d'une religion, n'était qu'un instrument forgé de toutes pièces par le catholicisme pour courber les masses sous son joug. Ce ne fut pas sans lutte que je parvins à me détacher de toutes ces fausses croyances. On n'a pas, en effet, été impunément bercé dans la religion de ses pères, à un âge où toutes les impressions se gravent profondément ; on n'a pas en vain lu ces fables poétiques et touchantes dont est semé l'Ancien Testament, sans garder, au fond de son être, un sentiment de religiosité difficile à déraciner.

Ce qui fait, en effet, la force du catholicisme, c'est sa poésie. Qui de nous, même le matérialiste le plus endurci, ne se rappelle pas sans émotion, les processions des rogations, par exemple, se déroulant à travers la campagne aux premiers jours du printemps. Les chants en plein air, s'harmonisant avec le souffle de mai qui fait onduler les blés sous son haleine, la brise mêlant son bruissement aux versets du prêtre, laissent dans l'âme une empreinte difficile à effacer.

La lutte fut donc vive. J'avais derrière moi un passé qui me rappelait des jours heureux, coulés, le plus souvent, à l'ombre de la vieille église, avec des parents aimés. Devant moi, se dressait la Raison qui me disait : « Tes croyances sont fausses, les dogmes sont des mythes, l'idéal social du prêtre est en contradiction avec les aspirations de la société moderne. » Je finis, enfin, par m'apercevoir qu'il ne fallait pas envisager une religion au seul point de vue poétique, qu'il ne fallait pas l'entrevoir par les élans d'une imagination plus ou moins vagabonde. Il faut pénétrer dans l'intimité du prêtre, et

tâcher de découvrir les mobiles de ce qu'il appelle son sacerdoce. Alors, la poésie disparaît, et les quelques illusions qu'on a pu conserver sont vite évanouies. On aperçoit l'homme, qui, dans son immense orgueil, ose s'intituler le représentant de Dieu, parler aux foules de choses spirituelles pour mieux asseoir sa domination temporelle. Et pour que cette domination puisse être établie solidement, il faut que les masses croient sans discuter, il faut que le sentiment religieux soit perverti au point de devenir un fétichisme fanatique. Voilà pourquoi le clergé crie anathème à la raison, haine à la science, excommunication au progrès !!!

Aussi, voyons-nous, à l'heure actuelle, les religions (tels des naufragés rivaillés à une épave, leur dernière planche de salut, s'y accrochent en désespérés pour ne pas sombrer dans le gouffre), rester stationnaires avec leurs dogmes en contradiction avec la science et la raison, alors, qu'en sens inverse, les sociétés, suivant la loi du progrès, évoluent constamment en raison de leur soif de bien-être et d'idéal.

Ces considérations expliquent pourquoi, dès l'âge de vingt ans, c'est-à-dire à l'époque où l'âme déborde d'enthousiasme et de sentiments généreux, je n'étais plus catholique au sens littéral du mot. Après des luttes ardentes qui mirent souvent aux prises le sentiment avec la raison, cette dernière, enfin, l'emporta et je fis table rase de tous mes préjugés d'enfance.

. . .

Mais l'homme a un fonds naturellement religieux, si par sentiment religieux on entend cette tendance qu'a l'esprit à rechercher les causes de son existence, et qui le porte, lui, créature, à remonter, par la pensée, vers son Auteur pour essayer de scruter l'avenir.

Pour cette recherche, je demandai à la science ses lumières, puisque c'était la science qui avait prouvé la négation des théories catholiques. Je n'y trouvai rien qui pût satisfaire mon besoin d'idéal et consoler mon âme troublée. Je me voyais donc, dans ma tristesse, obligé d'éloigner de moi l'idée d'un Dieu injuste et cruel, sans avoir, pour calmer mes souffrances morales, la possibilité de remonter à la source de mon origine et d'entrevoir le Créateur juste et bon dont j'avais l'intuition au plus profond de mon être.

Que de fois, pendant les nuits, où seul, délivré pour quelques instants des soucis matériels, au moment où tous les bruits se sont tus, et où les étoiles brillent, que de fois n'ai-je pas médité sur la nature de Dieu et l'immortalité de l'âme ! Et toujours, comme un esprit en peine, je restais confondu devant ce formidable problème dont la solution n'apparaissait pas à mon faible entendement.

Ces souffrances morales devinrent plus aiguës lorsque j'eus le malheur de perdre coup sur coup plusieurs des membres les plus chers de ma famille.

Devant ces tombes qui, en se refermant, dérobaient pour toujours à mes regards les traits d'êtres aimés ; devant la mort qui me séparait d'un père qui avait lutté et souffert pour me procurer une existence matérielle meilleure que la sienne, je me disais qu'il n'était pas possible que cette séparation fût éternelle. Mais, hélas ! je n'avais aucune preuve qui pût satisfaire ma raison.

J'étais toujours dans cet état angoissant, lorsqu'un de mes amis appela mon attention sur un ouvrage intitulé : « Après la Mort » et dont l'auteur, M. Léon Denis, m'était inconnu comme homme et comme écrivain. La lecture de la préface fut pour moi un véritable régal littéraire. On ne peut rien concevoir de plus attendrissant. L'auteur a des traits communs avec Lamartine. Comme lui, il procède du sentiment et va au cœur.

Après la lecture d'une telle introduction, il est inutile d'ajouter que je fus entraîné à lire le livre tout entier. Je ne puis trouver d'expression assez fortes pour dire, ici, combien les quelques heures passées dans l'intimité de cet écrivain m'ont procuré de sensations délicieuses. Une doctrine spiritualiste nouvelle m'est apparue, satisfaisant mon cœur et ma raison, et dissipant tous mes doutes. Appuyée sur des faits probants, elle convainc l'incrédule et le console. Elle m'a rendu le calme. Sa profonde moralité, le parfum d'honnêteté qui s'en dégage, nous donne la force de nous débarrasser de nos mauvais penchants pour nous améliorer.

Ici, plus de dogmes, mais des faits. La vie a un but certain. La mort n'est plus un sujet d'effroi : elle n'est que la dernière expression de la misère humaine. L'homme est l'artisan de sa destinée. Que peut-on offrir à l'humanité inquiète de plus probant et de meilleur ?

Il convient de le répéter avec force : le spiritisme n'est pas la conception d'une imagination plus ou moins puissante. Le spiritisme est le résultat d'études patientes, d'expériences faites par des savants dont la science et la haute moralité ne peuvent être contestées. Il est une doctrine émanant non des hommes, mais des esprits. Et cette doctrine nous apprend que notre vie terrestre n'est qu'une des étapes de notre vie éternelle.

On ne pourra m'objecter que je fais de la réclame pour un écrivain, puisque, je l'ai déjà dit, je n'ai pas l'honneur de connaître M. Léon Denis. Je le remercie publiquement d'avoir pansé les plaies saignantes de mon âme, et de m'avoir procuré le repos.

Maintenant, ce n'est plus avec douleur que je pense aux membres de ma famille et à mes amis disparus : c'est avec la tendre émotion d'un exilé qui, sur une terre étrangère, apprend qu'il lui sera bientôt permis de rentrer dans sa patrie auprès de ceux qu'il aime.

Je sais que la séparation — que je croyais éternelle — n'est que passagère. Et, quand, chaque soir, du milieu de la grande ville enfiévrée, je me transporte par la pensée vers mon petit village situé au milieu des grandes forêts

morvandelles dont les bruits majestueux ont bercé mon enfance, je cherche, parmi les cyprès de l'humble cimetière, la place où reposent pour l'éternité ceux que j'ai tant pleurés ; et, là, tournant mes regards — non plus vers la terre, mais vers le ciel étoilé — je dis : « Merci, ô Dieu, d'avoir fait luire un rayon de soleil dans mon âme assombrie. Et toi, Père, qui fus si bon et qui m'a tant aimé, je te jure de rester digne de toi, de travailler pour le bien, d'élever mon esprit vers le vrai, afin de te retrouver un jour, lorsque mon esprit quittera cette terre de souffrance. »

P. BILLARDON.

### Conférences de M. Léon Denis

Nous ne pouvons nous empêcher de suivre avec un intérêt bien légitime l'homme qui, malgré « vent et marée », comme disent les marins, suit jusqu'au bout avec courage la tâche qu'il s'est tracée. Le deuil cruel qui a frappé Léon Denis ne l'a pas abattu ; à peine avait-il rendu les derniers devoirs à sa mère qu'il chérissait et qu'il pleurera longtemps, alors que sa douleur filiale est un peu calmée, qu'il se remet en route comme l'apôtre du spiritualisme.

Parcourant le Midi, celui qui pourrait se contenter des succès dus à sa plume consciencieuse, fine et féconde, trouve son labeur d'écrivain insuffisant, incomplet, et montre que sa parole ne le cède en rien à sa plume. Les journaux du sud de la France, par de nombreux articles élogieux et cueillis çà et là : à Toulon dans *le Petit Provençal*, à Aix dans *l'Union Républicaine*, à Avignon dans *le Mistral* et dans *l'Echo du jour*, à Valence, etc..., articles glanés par *le Courrier de la Presse*, viennent nous dire les succès remportés par Léon Denis devant des milliers d'auditeurs.

Le sujet des conférences de celui dont je ne crains pas d'effaroucher la modestie en le qualifiant le premier orateur spiritualiste, roule toujours sur le grand problème de la destinée humaine et des vies successives. Partant d'un principe qu'il déclare immuable : Dieu éternel a donné à l'homme une âme immortelle ; il a cherché et il démontre les conséquences morales qui résultent de cet énoncé philosophique que les spirites acceptent comme un axiome.

Pour prouver l'immortalité de l'âme, étincelle divine, le conférencier démontre par des faits nombreux, incessants, connus dans l'antiquité la plus reculée, rapportés dans la Bible, renouvelés au moyen âge et constants à notre époque, que cette âme, après avoir abandonné son enveloppe éphémère périssable, ne se purifie pas complètement dans l'erraticité. Elle aspire à revenir sur terre, à animer un corps nouveau dans lequel une expérience latente lui fera tenir une conduite meilleure.

Une existence aussi courte que la vie humaine, minute dans l'éternité, ne suffisant pas pour comprendre la vertu, la sagesse, il faut admettre que l'âme sente la nécessité d'une série d'existences.

Et l'orateur, avec une éloquence persuasive, une conviction sincère, prouve la bonté infinie du Créateur qui n'a jamais dit à l'homme qu'une seule vie terrestre puisse entraîner, pour l'âme, une récompense éternelle ou un châtiment sans fin. L'esprit des théologiens créateurs d'églises ou directeurs de consciences, pouvait, seul, formuler un dogme aussi mensonger.

Une objection a souvent été présentée au conférencier : Pourquoi l'âme ne garde-t-elle pas dans la vie présente le souvenir des vies antérieures ? L'orateur y répond avec une logique qui satisfait l'esprit le plus sceptique : Est-il surprenant de ne point se souvenir après une lacune écoulée dans l'au-delà, des événements qui ont marqué la vie antérieure, alors que nous oublions dans celle-ci les faits de notre enfance, de notre jeunesse, et souvent même de notre âge mûr. Après avoir lu une histoire en dix volumes, il nous serait bien difficile de résumer le troisième ou le sixième... Il doit en être de même de nos existences déjà vécues. Mais combien de nous ont comme des réminiscences inexplicables qui les frappent au cours de cette vie, souvenirs non effacés qui émergent d'une autre vie, et qui ne sont pourtant pas des rêves...

Mais, je n'ai pas l'intention de développer une fois encore les conférences de Léon Denis, je veux que les lecteurs de *la Revue Spirite* sachent que l'auteur de ce livre si consolant, *Après la mort*, qu'ils doivent tous lire s'ils ne l'ont pas lu et relire s'ils ont eu le plaisir de le lire déjà, et de cet autre volume non moins attrayant et instructif *Dans l'invisible*, sait aussi bien parler qu'écrire. Je veux répéter que sa parole chaleureuse, inlassable et sa conviction ardente, soulèvent partout où Léon Denis propage non pas les mystères mais les vérités du spiritisme, des ovations bruyantes et légitimes, des applaudissements unanimes et mérités qui, chose rare, s'ils encouragent l'apôtre de nos idées et le paient un peu de ses peines, ne troublent jamais sa grande modestie.

P. M.

### Conférences de M. Léon Denis, à Lyon

C'est dans la vaste salle des Fêtes du Palais d'Eté qu'a eu lieu, à Lyon, la deuxième conférence de notre ami Léon Denis, conférence tout aussi brillante et aussi suivie que celles déjà nombreuses faites à Lyon par l'éminent apôtre du spiritisme kardéciste.

Malgré l'éloignement de la salle et un temps des plus désagréables, un public nombreux et attentif avait répondu à l'appel de la Fédération spirite

lyonnaise, et était venu entendre et applaudir l'éloquent orateur qui donnait ce jour-là sa vingtième conférence publique en faveur du spiritisme philosophique.

Parmi l'assistance composée de mille à onze cents auditeurs, nous avons remarqué, mêlés à nos adhérents, bon nombre de médecins, d'avocats, de professeurs, des ministres de plusieurs cultes, et, certes, ces messieurs n'étaient pas les moins attentifs au discours de l'orateur ni les derniers à l'applaudir.

La conférence était divisée en deux parties. Une quête a été faite au bénéfice de la Caisse de secours aux vieillards et infirmes nécessiteux; elle a produit 72 francs, qui viendront grossir le nombre des pensions à distribuer en décembre prochain.

La conférence de notre ami Léon Denis, a été un gros succès pour le vaillant orateur et pour la Fédération spirite lyonnaise. Elle a été aussi une bonne aubaine pour nos frères nécessiteux.

H. S.

---

## *Chronique et propos philosophiques*

### **La sorcière de Marly**

A la fin de décembre dernier, les Spirites triomphaient sur toute la ligne. On ne parlait plus que d'eux à propos du radium et des rayons N; on n'avait plus assez de notes laudatives pour chanter les merveilles des sciences psychiques, des forces de l'au-delà, de la télépathie, etc.... M. d'Arsonval avait dit: « Le radium constitue l'énigme la plus troublante de ce siècle, pourtant si fécond en énigmes. » Et chacun se sentait troublé et se demandait s'il n'y avait pas, dans cette assertion, comme une vague allusion aux mystérieuses révélations du spiritisme. On évoquait tout à coup le passé: les fameuses expériences de W. Crookes, celles de Reichenbach, celles de Rochas; on rapelaient les noms des médiums célèbres: Home, miss Cook, Eusapia Paladino, et l'on rendait justice aux travaux des uns et aux phénomènes obtenus par les autres. On se plaisait à proclamer que, décidément, dans toutes les grandes conquêtes de l'esprit humain, la France continuait à occuper le premier rang. On se reprochait presque d'avoir calomnié les disciples d'Allan Kardec en les traitant un peu trop légèrement de visionnaires, d'utopistes et de rêveurs. On citait non sans fierté les noms des Flammarion, des Victorien Sardou; et c'est avec entrain qu'on se rendait au théâtre Sarah-Bernhardt, pour voir la grande artiste dans le rôle de la *Sorcière*. Encore un peu, on aurait demandé la reprise de *Spiritisme*, qui fut, cependant, si froidement accueilli jadis.

Bref, tout était pour le mieux..., s'il fallait compter sur la stabilité de quelque chose en ce monde, et, en particulier, de l'opinion publique. Malheureusement, on constate trop souvent qu'aussi mobile qu'une girouette, cette pauvre opinion tourne à tous les vents qu'il plaît à la presse de souffler, et que, tantôt, elle adore ce qu'elle a brûlé, tantôt, elle brûle ce qu'elle a adoré.

Le spiritisme, si longtemps controversé et de tout temps si opiniâtrement combattu, ne pouvait échapper au sort des meilleures choses ; ses ennemis, au reste, veillaient à ce que son succès passager ne fût pas de longue durée, et ils allaient répandant ce bruit, que le spiritisme, autrement dit occultisme, — traduction libre : chose cachée....., parce qu'on n'ose la montrer, — n'est autre chose que de la magie noire, c'est-à-dire un informe ramassis de vieilles superstitions, agrémenté de pratiques folles et monstrueuses. A leur avis, qu'un habile metteur en scène, qu'un auteur en vogue puisât, dans l'arsenal des folies spirites, des éléments d'attraction, de curiosité ou de réclame, c'était tout simple, et c'était bien ; et l'on n'avait pas pour cela la sottise de prétendre que sa riche demeure de Marly avait dû lui échoir de son commerce avec le diable. Mais que, de petites gens, de vulgaires croquants, vinsent couvrir, de la prétendue autorité de ce dernier, leurs machinations ténébreuses, voilà ce qu'on ne pouvait admettre et qu'on n'admettrait jamais. Il y avait là un danger contre lequel il importait de prévenir le public à première occasion. Justement, en ce même Marly, où devaient vivre, confiants en l'étoile qui brillait sur leur horizon, quelques-uns de ces étranges spirites, un scandale éclatait dans la maison de l'un d'eux. On n'avait pas hésité ; et comme l'émotion était à son comble, on avait embouché les cent trompettes de la renommée pour annoncer le fait, on était monté sur tous les toits, pour le crier à tous les échos. Quel était donc ce fait sensationnel ? — Le voici : — Une dame Chapuis, septuagénaire et veuve, jouissant d'une certaine aisance s'était liée, après la mort de son mari, avec une dame Martin — une fervente du spiritisme —, qui, naturellement (ces gens-là n'en font jamais d'autres), chercha à capter son héritage, tout en prenant les dispositions..., les plus criminelles, pour avancer le dénouement que l'on devine et qui ne devait pas tarder. La dame Chapuis, sous l'effet de pratiques magiques abominables, — et peut-être de poisons plus ou moins lents (on a trouvé chez « la spirite » des fioles qui en avaient contenu), a succombé à l'heure prédite et, précisément, de l'accident cardiaque prévu et annoncé. Informée de ce fait, la justice est descendue dans l'autre de « la sorcière » ; la « sorcière » est arrêtée...

Ne croyez pas, chers lecteurs, que j'exagère. On lit, en effet, dans *L'écho de Paris*, du 12 janvier, sous la rubrique « Sorcellerie moderne », les lignes que voici : « Tous les spirites, informés de ces événements si favorables à leur propagande, chantèrent victoire (sic). Quelle puissance était donnée aux

adeptes, qui indiquaient, mieux que les médiums, l'heure à laquelle l'horloge vitale devait s'arrêter... Quelle influence aux mains des tourneurs de tables, que celle qui dirige la volonté et la plume des testateurs..., etc.... »

Après l'arrestation, on conta — chose horrible, — qu'on avait trouvé chez la « spirite » ou la « sorcière » (c'est le terme adopté), des monceaux de livres ou de journaux traitant de spiritisme ou d'occultisme ! Vous me direz, je le sais bien, qu'on trouve pareillement, chez les prêtres, des livres de théologie ou des journaux cléricaux et, chez les médecins, des livres ou des journaux médicaux ; mais ce n'est pas du tout la même chose..., ou vous ignorez totalement ce que l'histoire nous enseigne, des abominations de la sorcellerie, qui se cache aujourd'hui, sous le nom de spiritisme. Comprenez donc que la malheureuse victime a été envoûtée, en-voû-tée ! On avait prononcé le mot « envoûtement ». Ce fut un tolle général. Tous les journaux — tels de vigilants gardiens de la vertu et de la sécurité publiques, — donnèrent de la voix, à qui mieux mieux, et crièrent : à l'envoûtement ! à l'assassinat ! même ceux qui, huit jours auparavant, étaient prêts à signer avec nous, non plus un simple armistice, mais une paix définitive et durable. « Spirite » devint synonyme de sorcier. Écoutez plutôt, mes frères, le début de cet article, d'un journal de Nantes, *le Progrès*, du 10 janvier : « Les journaux sont remplis en ce moment, d'une effroyable affaire d'envoûtement (vous avez lu ? effroyable !!!), qui remémore, en plein vingtième siècle, les plus troublantes pratiques de magie moyenâgeuse. » Et plus loin : « Qu'y a-t-il de certain dans ce drame, que le spiritisme revendique comme sien ? »

Vraiment, à entendre certains de ces affolés, nous devrions tous être au bagne... — Pardonnez-leur, ô mon Dieu ! ils ne savent ce qu'ils disent. Car, rien au monde, plus que cette affaire, ne prouve en quels abîmes profonds d'ignorance, sont tenus et le spiristime et ses adeptes. — Par exemple, on peut lire dans *Le Petit Parisien*, du 16 juillet dernier, en première page, à propos d'un scandale retentissant, dans un long article intitulé : *Messes noires*, les lignes suivantes, qui font rêver : « La messe noire, n'est qu'un élément de cette religion spirite (sic) qui, dès le moyen âge, s'est constituée, recrutant un peu partout des adeptes, et fondant sur la superstition une profitable entreprise. » — La grosse masse du public s'éclaire généralement à la lumière de ses journaux ; mais, si ceux, d'où lui vient la lumière sont si mal éclairés eux-mêmes, la pauvre masse est à plaindre ; et c'est bien le cas de répéter avec Albin Valabrègue : « Ce qu'il y a de plus stupéfiant dans le spiritisme, c'est le nombre considérable de gens qui n'y croient pas, étant donné le dossier extraordinaire et public que nous possédons. » Mais ce qu'il y a de plus stupéfiant encore, c'est le nombre colossal de gens qui ignorent la valeur réelle, c'est-à-dire, la valeur morale du spiritisme. Or, « c'est, a dit si justement Léon Denis, dans la révélation de la loi morale, que réside

la véritable grandeur du spiritisme. Les phénomènes n'en sont que la préface et, par rapport à elle, à peu près ce que l'écorce est au fruit, inséparables dans leur gestation, mais de valeur si différente ! » — Et quelle est donc cette loi morale ? — Celle du Christ, éclairée, renouvelée, et revivifiée, par la révélation des esprits supérieurs, nos frères de l'au-delà. — La voici exprimée, dans sa radieuse simplicité : aimer Dieu de toute son âme, et, ce qui est une même chose, aimer son prochain comme soi-même. — Aimer son prochain, c'est faire pour lui, ce qu'on voudrait pour soi, et s'abstenir de lui faire ce qu'on ne voudrait pas qui vous fût fait. De même, s'aimer soi-même, c'est ne désirer pour soi que ce que l'on souhaiterait sincèrement pour les autres, et se corriger soi-même de ce qu'on trouve mal chez les autres.

Les spirites sont donc bien loin d'être ce qu'un vain peuple pense. Et c'est ce dont se convaincront les juges, en consultant, je ne dis pas quelques-uns, mais tous les livres ou journaux spirites, sans exception, qu'ils ont saisis au domicile de Mme Martin. Toutefois, il est certain, nous en convenons, que l'enseignement n'est pas tout ; il faut qu'il soit, — comme tous les enseignements, — sanctionné par la pratique. Mais qu'on nous montre donc, dans n'importe quel parti, dans n'importe quel milieu, des gens à l'abri de tout soupçon, de tout reproche, de toute défaillance ! Les spirites sont des hommes comme les autres, sujets à errer. *Errare humanum est*. Et s'il arrive à l'un d'eux de faillir, que celui qui est sans péché lui jette la première pierre.

Nous ne savons pas ce qu'il adviendra de l'inculpation qui pèse sur Mme Martin. Ce que nous pouvons dire, c'est que certains journaux, après le premier moment d'émotion passé, ont examiné l'affaire avec sang-froid, et sont revenus à de plus saines appréciations. *Le Petit Parisien*, dans son numéro du 6 janvier, publiait des renseignements qu'il tenait d'une personnalité très répandue dans le monde spirite. — Rien à dire que de très flatteur pour M. Martin, qui dirigea, pendant de longues années, à Bruxelles, *le Moniteur Spirite*. Quant à Mme Martin, qui serait complètement illettrée, elle est tenue « pour incapable d'avoir abusé de sa vieille amitié pour Mme Chappuis et machiner l'escroquerie qu'on lui reproche ». — « Je suis persuadé, a dit en terminant, la personne interviewée, que la lumière se fera sur cette affaire et que la paix reviendra au foyer de ces braves gens, dont vous ne pouvez concevoir la stupéfaction et la douleur. »

De son côté, le *Temps* du 10 janvier, rapportait que, d'après les renseignements fournis à *l'Etoile belge*, par un spirite notoire, M. Pierard, qui a beaucoup connu, il y a 25 ans, les époux Martin et les époux Chappuis, « le ménage Martin est au-dessus de tout soupçon de culpabilité. Non seulement ses relations avec les Chappuis datent de plus d'un quart de siècle, mais son

honorabilité parfaite, son aisance et la vie laborieuse du mari, protestent contre l'accusation d'une servante, qui n'emploie même pas, pour les accuser, le langage des spirites ».

Ce revirement est de bon augure, et nous souhaitons bien sincèrement que l'examen consciencieux des faits arrive à prouver l'innocence de l'accusée de Marly. Rien ne pourra nous être plus agréable ; et, tout en déplorant la douloureuse épreuve qui aura été infligée à la malheureuse femme, ainsi qu'à sa famille, force nous sera de reconnaître que cette affaire aura valu au spiritisme une énorme publicité, telle que nous ne saurions la payer ni même la rêver. D'abord, il en résultera, peut-être pour un temps, un arrêt dans la marche et la diffusion de nos doctrines, mais cet arrêt sera court et nous avons l'espoir qu'il ne tardera pas à être suivi d'un mouvement considérable en avant. Alors, on nous traitera peut-être encore de sorciers, mais cette fois de bons sorciers, parce qu'on aura reconnu que notre baguette magique aura contribué à découvrir dans une large mesure, une source que l'humanité cherche depuis longtemps pour s'y abreuver : la source de la vérité.

ALGOL.

---

## LES PHOTOGRAPHIES DES ESPRITS

La « *Imprenta y libreria Carbonell y Esteva S. en C.* », à Barcelone, vient de publier un joli album contenant trente-huit photographies des Esprits. Un jeune savant de mes connaissances, positiviste de la première heure, voyant ces photographies, s'écria : « Ah ! voilà encore une mystification !... Décidément les spirites perdent la tête !... Comment peut-on photographier quelque chose qui n'existe pas ?... Mais c'est contraire au bon sens... » —A cela je lui répondis : « Oui, il est possible de photographier les âmes des décédés, et comme preuve de cette possibilité, servent les expériences faites par des hommes de science, tels que : William Crookes, Alexandre Aksakoff, Karl de Prel, le colonel de Rochas, le Dr Théodore Hausmann, Ernesto Volpi, Witold Chlopicki ,etc. Oui, ces photographies des Esprits, quoique très extraordinaires, doivent être vraies, puisqu'elles sont certifiées par des personnes éclairées, sérieuses, de haute intelligence et d'une valeur incontestable. Puisque des hommes savants affirment hautement et soutiennent avoir obtenu des photographies des Esprits, la raison ne nous commande-t-elle pas de nous incliner en présence de telles assurances ? Par ces photographies des Esprits, nous voyons et nous devons croire que notre âme est indépendante de notre organisme, qu'elle survit au corps et qu'il y a plusieurs autres vies après celle-ci. Ces photographies des Esprits nous démontrent la réalité de la vie future et, par conséquent, l'existence de Dieu,

sa bonté, sa justice et sa sagesse. Grâce à ces photographies, ces vérités cessent d'être des hypothèses aujourd'hui, quoique généreuses et consolantes, il est vrai, mais des hypothèses.

Dans cet album de « MM. Carbonell y Esteva », se trouvent au commencement des photographies des Esprits, obtenues par la médiumnité de Don José Azas, membre d'un groupe spirite aux Philippines, et recueillies par le prêtre catholique, M. l'abbé Salvador Pons, de Manila. Ensuite, se trouvent les photographies, obtenues par la médiumnité du D<sup>r</sup> Théodore Hausmann et du D<sup>r</sup> William M. Keeler, de Washington. Pour obtenir ces photographies, M. le D<sup>r</sup> Hausmann, procédait de la manière suivante : il entraînait tout d'abord en communication avec les Esprits au moyen de la typtologie. Les Esprits lui indiquaient le jour et l'heure précise à laquelle il devait se tenir prêt avec ses appareils photographiques. A l'heure indiquée par les Esprits, le D<sup>r</sup> Hausmann s'asseyait devant l'objectif ayant à son dos une paroi, sur laquelle se trouvait une image quelconque, servant de point d'attraction pour les Esprits. Les Esprits qui désiraient être photographiés, se groupaient autour de cette image. A un moment donné, le D<sup>r</sup> Hausmann ouvrait et fermait l'appareil au moyen d'une pomme en caoutchouc, sans bouger de sa place, et la photographie était faite. Je recommande aux lecteurs d'observer bien la photographie, très intéressante, où se trouvent à peu près trente-cinq Esprits. On y voit : Lord Palmerston, président Hayes, le Czar Alexandre III, le président Mac-Kinley, un indien Sioux, et juste au milieu, la tête d'un petit nègre, qui, de son vivant, avait été traité par le D<sup>r</sup> Hausmann et qui est venu le remercier après sa mort, de ses soins désintéressés. On y voit également des têtes de très jolies femmes, parmi lesquelles il y en a qui étaient très bien connues du D<sup>r</sup> Hausmann, et des spirites de Washington. Sur d'autres photographies, on reconnaît : *Le général Grant, Benjamin Franklin, Washington, l'impératrice Joséphine, Bismarck, Guillaume I<sup>er</sup>, Velasquez, Léon XIII, l'impératrice Catherine de Russie, le président Mac-Kinley, Michel Angelo, Shakespeare, etc.*

J'ajouterai à cela, que le D<sup>r</sup> Théodore Hausmann habite Washington, 18 th. street, n<sup>o</sup> 2.307. C'est un vieillard de 83 ans, bien connu en Amérique et en Angleterre, pour ses ouvrages sur la pathologie, et un des meilleurs médecins de Washington. Ses articles : « *Photos of Departed* » et « *Spirits Materialize before the Camera* » parurent dans les journaux : « *The Washington Post* », « *The Evening Star* », ainsi que dans les revues « *The Psychological Science Review* », « *The Harbinger of Dawn* », et la revue « *Lichtstrahlen* » de West-Point.

Je recommande à nos frères spirites, ainsi qu'à toutes les personnes qui s'intéressent à la métaphysique, d'acheter cet album, qui est sous tous les

rapports très intéressants. On peut se le procurer à la « *Librairie Carbonell y Esteva S. en C. Rambla de Catalunya 118, Barcelona.* »

JOSEPH DE KRONHELM.

---

## Médium, média

*Dans un salon :* Cher Monsieur, nous aurons ce soir un médium d'une puissance rare ; avec lui, nous obtenons des communications d'esprits élevés.

— Oh ! Madame, c'est sans doute celui que j'ai eu le plaisir de rencontrer chez Mme de W<sup>\*\*\*</sup>. Il nous a fait obtenir des coups frappés jusque dans le piano... Est-ce de M. William que vous parlez ?

— Non, Monsieur, c'est de Mme Fany Lowe.

*Dans un autre :* Notre médium n'arrivera qu'à 9 heures vous verrez comme il est curieux. — Naturellement le Monsieur n'osant plus questionner se demande : Est-ce William ? Est-ce Fany ? et discrètement il attend l'apparition du médium pour savoir s'il est du sexe masculin ou féminin.

*Dans un journal spirite :* A peine tombé en transe, le médium a donné par incarnation une série de communications qui n'ont laissé aucun doute sur la loyauté de cet excellent sujet... L'article contient vingt-six lignes après lesquelles le lecteur n'a pas su si le médium est un monsieur ou une dame.

*Autre part :* Le médium mis à la table est resté *silencieuse* plusieurs minutes, puis elle a dicté par coups frappés quelques phrases en vieux français signées Rabelais. C'est grotesque, mais là, j'ai deviné que le médium étant *silencieuse*, c'est d'une femme qu'il s'agissait.

Eh bien, je prétends que, pour ne plus permettre au doute de se glisser entre nous et le ou la médium, il serait raisonnable d'admettre un mot nouveau que je vais me permettre de présenter à l'Académie, le jour où les Quarante seront réunis autour du grand dictionnaire pour la lettre M... Mais comme beaucoup d'entre nous, moi, sûrement, seront morts lorsque cette majuscule sera à l'ordre du jour sous la coupole de l'Institut, je vais vous dire le mot tout de suite.

J'ose faire un acte de réel courage, car les puristes, les latinistes, les échappés de la Sorbonne, vont s'écrier que *médium*, milieu, doit rester neutre et s'appliquer aux deux genres. Je leur répondrai : Faites excuse, Messieurs les savants, mais, sans m'en demander la permission, vous créez chaque jour des mots nouveaux; ainsi, *magnétisme animal* ayant déplu aux docteurs de la Faculté de médecine, ils ont, sans changer la chose, trouvé un mot nouveau pour la vêtir d'un accoutrement qui la rende méconnaissable, et fait prévaloir *hypnotisme* du mot grec *hupnos*, sommeil, et les magné

tisseurs ont trouvé l'expression rationnelle, c'est-à-dire : dictée par la raison et, l'adoptant, sont devenus des hypnotiseurs. MM. Maxwell et Sage ont également enfanté de très beaux mots, très antiques d'origine. Lisez leurs beaux ouvrages : *Phénomènes psychiques*, du premier, *Sommeil et hypnose*, du second, et vous enrichirez votre langue de ces jolis mots. (N'allez pas croire au moins que je sois payé pour leur faire de la réclame.)

Non, mais j'en veux conclure que j'ai le droit, tout comme un savant, moi qui ne le suis point, de créer un mot que je vous supplie d'adopter comme on a bien voulu l'admettre dans deux ou trois cercles amis, où, l'entendant prononcer, j'ai senti en moi l'orgueil de l'inventeur. C'est tout simplement le substantif *média*, qui veut dire femme ou fille douée de *medianité*, laissant alors le nom qualificatif de *médium* au sexe fort.

Donc, veuillez, à l'avenir, dire avec moi : M. Peters est un étonnant médium, Mmes Dubouloz et Bardélia sont d'excellentes médias.

LEOPOLD DAUVIL.

## LES VIBRATIONS DE LA VITALITÉ HUMAINE

NERVEUX, SENSITIFS, NÉVROSÉS, par le D<sup>r</sup> Hippolyte BARADUC (1).

### *Aperçu général.*

Mon entrée en matière est une conclusion ; ce travail, en effet, commence par la fin. En procédant ainsi, je désire donner un aperçu synthétique de la Biométrie au triple point de vue *expérimental, théorique et pratique*.

Le lecteur pourra d'un coup d'œil comprendre l'ensemble de ma méthode, et mieux saisir l'exposé de ce travail dont les différentes données lui seront progressivement fournies, dans des chapitres spéciaux qui peuvent se résumer dans cet axiome : *Chacun de nous possède autour de lui son vortex propre et personnel de vibrations qui exprime sa vitalité, et définit son état d'âme dont la sensibilité et l'élasticité sont mesurées par un arc de cercle ; sa longueur donne le sens idéographique de la vibration elle-même ; elle est comparable à la hauteur pour le son, à l'éclat pour la couleur ; la vibration qui nous anime est vivante ; elle est l'expression momentanée de la vie universelle travaillant en nous et se manifestant autour de nous par un mouvement qui déplace l'aiguille biométrique d'un nombre de degrés proportionnel à ce travail.*

Je rapporte dans cet ouvrage les résultats de douze années d'étude et d'expériences, étayés sur plus de cinq mille observations, pouvant se définir ainsi :

- 1° *Un fait physique ;*
- 2° *L'interprétation d'une loi de vie ;*

3° *Une méthode* ; ma méthode biométrique permettant de mesurer les mouvements du principe vie qui nous pénètre et nous anime, par les mouvements giratoires que la force de ce principe imprime elle-même à l'aiguille de l'appareil enregistreur.

---

### Petite Correspondance

Mme Leymarie et la Rédaction ont l'honneur de prévenir les abonnés et les lecteurs de la *Revue*, qu'ils trouveront ici les réponses aux questions qu'ils pourraient avoir à adresser, concernant les sciences psychiques.

Il est bien entendu que les questions, de même que les réponses, devront être brèves.

---

### CLINIQUES MAGNÉTIQUES GRATUITES

M. le Dr Moutin et M. Boverly remercient vivement les personnes qui ont bien voulu répondre à leur appel, mais les sommes reçues sont loin d'être suffisantes. Un nouvel appel est donc fait afin de mener à bien cette œuvre humanitaire. — Adresser les offrandes au Dr Moutin, 1, rue du Châlet, à Boulogne-sur-Seine, ou à M. Boverly, 4, rue Labie, Paris.

Le professeur Falcomer nous fait savoir que le médium australien C. BAILEY, est arrivé de Melbourne à Venise pour être présenté à la Société des Etudes psychiques de Milan, à laquelle il a promis de se prêter à une série d'expériences. Le médium Bailey passera probablement quelques jours en France, ayant promis au colonel de Rochas de se rendre chez lui, dans l'Isère, avec M. le professeur Falcomer.

Le professeur Sellin de Berlin, qui a épousé la fille d'ANNA ROTHE, a prévenu Mme Rufina Noeggerath, que, Anna Rothe était sortie de prison depuis le 30 janvier. Nous sommes heureux d'en faire part aux personnes qui s'intéressent à elle.

Un cercle d'Etudes psychiques vient d'être fondé à MALINES (Belgique) sous le nom de CERCLE KARDEC.

La première réunion des adhérents à la CRÈCHE SPIRITE, fondée à Lyon par Mlle A. Dayt, a eu lieu le 22 janvier, au local de la Société fraternelle, 7, rue Terraille.

La seconde partie de l'article de M. HENRI BRAULT « A propos d'un livre récent » ayant été reçu trop tard, n'a pu être insérée dans ce numéro. Elle paraîtra dans la revue d'avril.

## NÉCROLOGIE

Nous lisons dans le Journal *Le Messager*, de Liège :

M. Joseph Loubris et ses enfants nous font part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire dans la personne de leur épouse et mère : Mme Julie Loubris, née Morimont, décédée à Boston, le 11 décembre dernier.

Tous les membres de la famille Loubris, originaires de l'arrondissement de Dinant et qui sont aux Etats-Unis depuis nombre d'années, sont dévoués au spiritisme ; quoique privés de la vue physique de leur chère défunte, ils savent qu'elle est avec eux et avant longtemps ils la verront par la clairvoyance, non plus souffrante, mais telle qu'elle est maintenant, et ils savent qu'elle communiquera avec eux pour les soutenir, les encourager à suivre la voie du progrès jusqu'à ce qu'ils aillent la rejoindre dans un monde meilleur.

Nous présentons à notre ancien et fidèle abonné et à sa famille nos bien sincères condoléances.

Nos frères et sœurs spirites des côtes bretonnes ont fait une grande perte en la personne de M. FIRMIN JULLIEN, désincarné le 12 novembre dernier. M. Jullien avait fondé à Guilvinec une grande usine pour la fabrication des conserves de sardines. Faisant le plus de bien possible, il était aimé et vénéré de tous ; il était la providence des éprouvés dont le nombre est si grand. M. Jullien était un spirite convaincu et militant. Ses obsèques ont été purement civiles, et cependant tous les pêcheurs bretons, si catholiques, l'ont accompagné jusqu'à sa dernière demeure matérielle.

Mme Veuve GÉRARD FOURMENT, belle-mère de notre collaborateur ALGOL, est décédée à Paris, le 20 février, à l'âge de 74 ans, après de cruelles souffrances.

Souvenir à cet esprit auquel s'intéressait particulièrement M. Leymarie et sympathie à la famille.

M. Emmanuel Henri LEBEL, auteur de la brochure *« Essai d'initiation à la vie spirituelle »*, est décédé à Monaco, dans sa 48<sup>e</sup> année. L'inhumation a eu lieu à Paris, au cimetière Montmartre, le 7 février.

On annonce la mort du Dr LIÉBAUT, fondateur de l'Ecole de Nancy.

---

## RHEA L'ONDINE

(Suite)

Dès aujourd'hui, je vais adresser mes plus ferventes invocations à la Reine des Anges, afin qu'elle détourne par sa puissante intervention, les influences diaboliques, qui, profitant du chagrin de M. Dumbart, l'ont induit en tentation !...

Je prenais congé du bon curé, qui, j'oubliais de le dire, m'avait fortement confirmé dans ma résolution de ne plus assister aux séances, en attendant toutefois, que, par un moyen quelconque, j'arrivasse à les faire cesser. — Le curé, dis-je, me rappela à deux pas de la porte que je venais de franchir :

— Mademoiselle, me dit-il, le cas étant, je vous le répète, fort grave, voulez-vous m'autoriser à en parler à notre évêque. Monseigneur, dans sa haute sagesse, pourrait, *encore mieux que moi*, vous donner un bon conseil... Je dois justement aller à l'évêché pour affaire, lundi prochain, après-demain, et alors, si vous voulez, je...

— Si vous jugez à propos, Monsieur le curé, d'entretenir Monseigneur de cette affaire privée, je vous laisse toute liberté à cet égard...

— Affaire privée, dites-vous, mon enfant, mais sachez que l'Eglise toute entière est fort émue de la rapidité avec laquelle la Doctrine de cet Allan Kardec se répand dans les grands centres et même ici, dans notre petite ville... Hier, j'ai confessé une de mes plus ferventes pénitentes déjà infestée de ces croyances que condamnent les lois de l'Eglise, et, vous le confierai-je... je n'ai pu réussir à convaincre cette malheureuse ensorcelée, qu'elle commettait un péché, en se livrant à ces pratiques de nécromancie.

Le curé était écarlate d'indignation, en me parlant ainsi...

— Dans quel siècle vivons-nous ? Bon Jésus ! s'écriait le prêtre, en levant les bras au ciel. Et dire que l'Eglise, la gardienne des âmes, ne possède plus l'autorité, le pouvoir de remédier elle-même à tant de prévarications !... Ah ! je le crains bien, et Monseigneur aussi, il me l'a dit déjà plusieurs fois ; voici un terrible fléau, que déchaîne Sathan contre l'Eglise... Et nous sommes impuissants à en détruire les premiers germes : il grandira, il se multipliera, mon cher Redon, et je prévois les troubles qu'il réserve dans l'avenir et les désertions qui s'opéreront dans les rangs des fidèles, lorsque, par leurs livres perfides, ces novateurs, fils de l'Enfer proclameront la théorie des réincarnations et la possibilité des relations entre les vivants et les morts !... Vous le voyez, chère Demoiselle, ce sera avec intérêt que Monseigneur l'évêque s'occupera de votre affaire privée ; elle sera un nouveau stimulant pour lui et pour moi, ajouta plus bas le curé, de sévir contre le Spiritisme, contre cette abominable Sorcellerie renouvelée du Paganisme !

En revenant chez moi, un peu plus rassurée par la promesse de recevoir à bref délai, le conseil de l'évêque, qui me tirerait ainsi d'embarras, je fus trouver mon père dans son cabinet, afin de lui apprendre avec ménagement, l'état de santé du vieux Docteur, son ami.

Je trouvais mon père étendu sur son canapé ; il sourit en me voyant ; sa physionomie avait repris sa mélancolie passée.

— Tu viens m'apprendre une chose que je sais déjà, me dit-il, en me serrant la main dans les siennes, que je sentis moites et froides... le pauvre Carle... n'est-ce pas, il est au plus mal...

Je restai confondue...

— Quelqu'un de la ville est venu sans doute en mon absence ?

Mon père secoua la tête négativement.

— C'est elle, ma Rhéa, qui me l'a appris, il y a une heure environ ; elle m'a dit encore plusieurs autres choses !...

Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles ! Mon père connaîtrait-il ma conversation avec le curé ? Je me sentais atterrée ; ce pouvoir diabolique qui me poursuivait partout : oh ! c'était horrible ! Enfin, pensai-je, en reprenant ma présence d'esprit, bientôt je conjurerai cette exécrable puissance ! Monseigneur est un grand théologien ; il m'aidera pour cela !

— Je suis bien surprise, répondis-je à mon père, et cela désagréablement, je te l'avoue, qu'on t'ait, sans aucun ménagement, informé de la santé de ton vieil ami ; tu es d'un naturel si affectueux et si sensible que cette nouvelle brusquement apprise a dû te causer une grave peine.

— La mort ne m'effraye pas, Adrienne, ni pour ceux que j'aime, ni pour moi. Je ne la redoute aucunement, ayant, grâce au ciel, percé les voiles sombres qui dérobent aux vulgaires mortels, le radieux *Au-delà* ! Mais, ma fille, toi qui redoutes pour moi les indiscretions de l'*Invisible*, toi qui comprends si bien la sensibilité de mon tempérament, pourquoi as-tu été, je dirai presque dure pour moi, hier soir ? Et, à présent, encore, pourquoi mets-tu en doute les révélations de ta pauvre mère ?... Je sais que tu ne me demanderas pas à lire les nombreuses pages écrites hier soir par elle, par l'intermédiaire de Suzon !... Ah ! mon Adrienne, combien tu regretteras un jour ta conduite présente !

Je restai muette, un cruel combat se livrait dans mon cœur. — Mon père me parlait avec tant de douceur, ses reproches étaient si mérités, que je fondis en larmes.

— Il sait tout, pensais-je, pauvre chéri ! Et il ne m'en veut pas !...

— Chère enfant cesse de pleurer, tu ne fais qu'ajouter à mon propre chagrin ! Tu es sincèrement convaincue que mon âme est en péril extrême, puisque j'agis délibérément en dehors des limites posées par l'Eglise catholique à l'intelligence et à l'intuition de ses sectateurs fidèles. Ta raison, Adrienne, est annihilée par ta croyance aveugle aux dogmes que t'impose ta religion... Comme toi, j'ai accepté longtemps sans y réfléchir l'enseignement catholique... Il suffisait à mon esprit insouciant... la douleur de la mort de ta mère m'a accablé, car je n'avais qu'une idée bien vague de l'avenir réservé aux trépassés : l'enfer éternel pour une faute, une seule faute grave, si le prêtre n'arrivait pas à temps pour absoudre ! Le purgatoire avec ses infinies souffrances, si le repentir était sincère et que l'impossibilité de se procurer cette absolution fût réelle. Le paradis, enfin, pour les justes...

— Mais, qui donc peut se croire juste ?

— En dehors de l'Eglise Romaine, pas de salut ! Alors ?? Que de damnés ! Ma chère Adrienne ! Mon amour !...

Mon désir de retrouver celle que j'ai uniquement chérie et que j'étais décidé à suivre dans n'importe quel compartiment de l'au-delà, a, sans doute, touché la providence. Rhéa voulait aussi ardemment que moi, notre réunion ; elle a vaincu toutes les difficultés... Bien des années, elle a cherché le moyen de se communiquer matériellement à moi qui me mourais lentement de regrets et de vaines aspirations (je le croyais du moins) vers la Bien-aimée. Que de fois, ma fille, la pensée lâche du suicide est venue me hanter... je me suis plusieurs fois arrêté à certains projets d'en finir avec l'intolérable souffrance de la séparation. Je voulais mourir sans qu'on put soupçonner mon suicide. Mais chaque fois que j'avais mûri et presque arrêté le moyen de me détruire, une voix, celle de ma conscience ou de l'ange gardien, me soufflait ces mots : « Espère ». — Puis, ta douce présence, ton affection, ma fille, me faisaient revenir à de meilleurs et de plus nobles sentiments. Je vivrai pour protéger mon Adrienne, je trainerai ma triste vie, tant qu'elle n'aura pas trouvé un époux de son choix... Puis, Dieu aura pitié de moi ; il me rappellera auprès de Rhéa !...

Mon espoir et ma patiente attente ont été bénis... la conviction s'est faite profonde, inébranlable !... Mon intelligence, grâce aux enseignements de ta mère, a secoué le joug qui la tenait captive, sous les préjugés qui l'enchaînaient à des croyances erronées et sans vie !...

Un jour, Adrienne, ton âme recevra un choc mental qui la transformera... tu partageras alors l'existence de ton père... A présent, je dois t'apprendre que, depuis ce matin, une nouvelle consolation m'a été accordée en compensation, sans doute, de mon grand déboire d'hier au soir... Ta mère m'est apparue sans l'aide de Suzon, je le crois du moins, puisque cette fille était absente. — Ta mère, dis-je, s'est approchée rayonnante de mon lit. Elle m'a montré du doigt mon buvard où se trouvaient encore les pages écrites la veille par elle, puis un crayon. — Je ne comprenais pas d'abord, n'ayant pas le médium sous la main. Rhéa a souri : « Toi, toi, prends le crayon, a-t-elle dit d'une voix très douce, presque sonore ; puis, son cher fantôme a disparu. — J'ai été chercher tout ce qu'il fallait pour écrire et je me suis remis au lit, il faisait très sombre encore dans la chambre ; je ne distinguais pas le bout du crayon ; tout à coup, ô bonheur ! ma main fut saisie par une force étrangère à la mienne, et je me mis à écrire fort vite, aussi vite que Suzon endormie. — Je ne me rendais pas un compte exact des mots que ma main traçait si rapidement. J'écrivis ainsi en une demie-heure, douze à quinze pages ! C'était vertigineux ! Hé bien, en lisant ensuite, j'ai été stupéfait de la clarté et de la suite absolument logique de ce qui me semblait ne devoir être qu'un chaos ! — Dans ces pages, le style de ta mère est analogue à celui qu'elle

avait autrefois ; mais les pensées y sont plus élevées ; son âme s'y abandonne plus franchement à ses élans habituels de tendresse... Aucun doute ne saurait subsister sur la réalité, sur l'identité de la personne qui a guidé ma main. — A présent, Adrienne, tu pourras, si tu le veux, congédier Suzon ; je n'ai plus besoin de son intermédiaire pour correspondre avec ta mère... Je renonce à la joie des manifestations tangibles, ainsi qu'aux matérialisations, qui ne pourraient que troubler ta quiétude et te feraient peut-être recourir à des secours étrangers pour venir à la rescousse de ma raison déséquilibrée. Et ce disant, mon père eût un fin sourire railleur. — Mes larmes s'étaient séchées en écoutant mon père ; mais sa dernière réflexion me fit du mal... Il sait tout, pensais-je de nouveau !...

L'entrée de Suzon avertissant mon père qu'un fournisseur demandait à lui parler, mit fin, heureusement pour moi, à notre déjà long entretien.

## XI

Plusieurs jours s'écoulèrent dans une sorte de contrainte entre mon père et moi ; il restait de longues heures seul dans son cabinet, où il désirait qu'on ne vint point le déranger, à moins d'une affaire urgente...

Il doit écrire, me disais-je. A présent qu'il n'a plus besoin de personne pour entrer en communication avec l'invisible, il va s'y adonner complètement ! Combien j'ai hâte de connaître l'avis de Monseigneur ! Le curé m'avait fait espérer qu'il me l'apporterait lui-même aux Tourettes ; ce serait ainsi l'occasion de voir mon père.

Nous reçûmes bientôt la triste nouvelle du décès du Docteur Carle et l'invitation pour assister à ses obsèques ; c'était pour le surlendemain. Le matin de l'enterrement il faisait un temps horrible ; d'épais brouillards recouvraient la campagne ; on ne voyait même pas les arbres, à quelques mètres de soi sur la route que nous parcourions en voiture. Mon père était ce jour-là très enrhumé et pour aucun motif autre que pour l'enterrement de son vieil ami, je ne l'aurais laissé sortir de si matin par un tel brouillard d'automne. — La cérémonie fut longue, et, lorsque nous revînmes à la maison, mon père était plus pâle encore que de coutume, tout son corps était secoué par des frissons, qui le glaçaient littéralement. — Il se mit au lit et nous lui prodiguâmes tous les soins usités en pareilles indispositions ; mais, la nuit même, une fièvre intense se déclara, et le neveu et successeur du D<sup>r</sup> Carle fut appelé, mais il déclara qu'à moins d'un miracle, mon père était perdu, vu la faiblesse de sa constitution.

Peindre ma désolation, ma douleur, je ne l'essaierai point ! Appellerai-je le curé Redon, que connaissait le cher malade ? Devais-je le consulter auparavant à ce sujet ? S'il refuse, comment vaincre son obstination ? Et si le curé arrive auprès de lui, sans que j'aie pressenti mon père, quelle réception lui

fera-t-il ? Je réfléchissais ensuite, que laisser mon père mourir sans confession, et cela, sous n'importe quel prétexte, n'était-ce pas manquer à tous mes devoirs de fille dévouée et de catholique ? Surtout dans l'état d'esprit dans lequel je savais que se trouvait le cher malade !... J'étais troublée au plus profond de mon cœur, lorsque d'une voix très faible, mon père m'appela au près de son chevet :

— Cesse de te préoccuper à cause de moi, Adrienne, tout va mieux que tu ne le crois... Ta mère qui est là, près de moi, de l'autre côté de la ruelle, me dit que je n'ai plus besoin que de repos, ne laisse donc entrer ici que le Docteur !...

— Mais, père chéri, observais-je, M. le curé (ici je fis un mensonge) m'a fait prévenir, que te sachant malade, il désirerait te voir au plus tôt.

Mon père leva les yeux au ciel avec résignation :

— Pas aujourd'hui du moins, dit-il, je ne veux voir personne... Demain au soir, le curé pourra venir, si ça lui fait plaisir !

Je n'osais insister davantage. Cette nuit, je la passai tout entière à prier et à ne pas perdre des yeux mon père. — Vers le matin, je m'assoupis un instant, la cuisinière qui veillait avec moi, me toucha légèrement le bras :

— Mademoiselle, je crois que Monsieur va plus mal !

Je me précipitai vers le lit.

Mon pauvre père respirait avec la plus grande difficulté ; ses yeux étaient clos et une vive rougeur colorait son visage, qui me parut avoir recouvré l'aspect de la jeunesse. Je saisis sa main qui froissait le drap dans une crispation machinale ; à mon contact, il ouvrit les yeux et me dit d'une voix extrêmement faible :

— Adrienne, le moment solennel est arrivé ! Je l'attendais depuis bien longtemps ! Mon cœur est plein d'amour et de reconnaissance pour le Créateur ! Je vais mourir dans la paix que Jésus donne à ceux qui l'aiment et croient en lui !

« Je suis la Voie, la Vérité et la Vie, ceux qui croient en moi, je les sauverai ! »

Je crois et je meurs dans la foi à Jésus ! Te voilà tranquille sur mon état présent ; Chère et adorée Enfant, garde mon souvenir dans la même foi dans la même paix ! Prends sous mon oreiller la lettre que j'y ai mise pour toi, et promets-moi d'en accomplir la volonté que j'y exprime.

Mes sanglots m'empêchaient de répondre ; je m'étais agenouillée, couvrant de baisers et de larmes la main presque froide de mon père.

— Je te bénis, ma fille... et ta mère aussi qui est là... Supporte la vie avec résignation... Un jour, nous serons réunis. Adieu !

Et les chères lèvres se fermèrent pour toujours !..

## XII

Je fermai pieusement les yeux de ce père chéri, et je fis prévenir au plus tôt notre curé.

En attendant sa venue, je m'efforçais malgré les larmes qui obscurcissaient ma vue, de prendre connaissance des dernières volontés de mon père, qui étaient consignées dans sa lettre dernière. Il m'y donnait de nombreux conseils pour l'administration de mes affaires que j'allais être désormais obligée de gérer toute seule.

C'était ensuite des recommandations sur la simplicité de ses funérailles et la liste des aumônes à faire en son nom. Enfin, mon père me demandait de ne prendre connaissance des pages écrites sous la dictée de ma mère que deux ans après son décès, et de ne montrer jamais ces pages à des personnes hostiles de parti-pris à la Doctrine spirite.

« Ne t'inquiète point, chère fille, disait en terminant la lettre, de l'état de mon âme *post mortem*, la Providence ayant permis que nos yeux spirituels fussent ouverts avant de quitter ma grossière enveloppe matérielle.

« Je retourne à notre patrie véritable, pleine de joie et de certitude ; aussi, mon Adrienne, ne t'afflige pas de ma mort et surtout ne prête pas l'oreille aux paroles qui tendraient à te faire croire que mon âme est malheureuse pour avoir accepté une manière de voir que l'Eglise catholique juge à propos de blâmer ! »

Le curé Redon ne tarda pas à accourir ; l'excellent homme était fort ému ; il me serra les mains et se mit de suite à prier auprès du lit mortuaire.

Ce pieux devoir accompli, le curé me fit signe qu'il avait à me parler en particulier ; je le suivis dans la pièce contiguë à la chambre.

— C'est un bien grand malheur, ma chère enfant, que votre pauvre père soit décédé sans recevoir les derniers sacrements. Je ne doute pas que vous n'ayez fait tout ce qui dépendait de vous pour prévenir à temps votre père, que l'heure était arrivée d'agir en chrétien, de se mettre en règle pour le terrible passage de la mort.

Je restai muette.

M. A. B.

---

Le Gérant : PAUL LEYMARIE